

AU-DELÀ DES ESPAGNES : UN APERÇU SUR LES GROUPES ÉPISCOPAUX EN OCCIDENT

Jean Guyon*

Qu'il me soit permis d'exprimer pour commencer ma gratitude aux organisateurs de notre rencontre —et singulièrement à nos hôtes qui ont si bien su nous recevoir à Valence— car c'est un honneur pour moi d'avoir été invité à participer à cette sixième réunion d'archéologie chrétienne en Espagne. Un honneur qui me vaut le plaisir de retrouver des collègues devenus de longue date des amis, à commencer —comment ne pas le citer ?— par le Professeur Pere de Palol, qui préside à cette réunion, mais également celui de mieux connaître ou de découvrir la jeune génération des archéologues espagnols, qui a apporté à nos travaux une provende véritablement exceptionnelle. Dans la prestigieuse Université qui nous accueille, comme nous tous sans doute, j'aurai beaucoup appris, tant par les communications entendues dans cet amphithéâtre que par les *posters* placardés sous les portiques. Je crains un peu, du coup, que ma contribution ne déçoive quelque peu, car je n'apporterai rien de bien neuf pour ma part, me bornant ici à un *état de la question* en forme de rapide éclairage sur les groupes épiscopaux en Occident.

Il ne s'agit pas en effet pour moi de présenter un rapport, mais de livrer après la contribution du Prof. Tuset des éléments susceptibles de l'inscrire dans un cadre plus large. C'est donc moins dans le prolongement qu'en contrepoint de cette contribution que se placera mon propos, qui vise seulement à formuler quelques remarques qui me sont venues à l'écoute de notre collègue. C'est dire que je ne tendrai nullement à l'exhaustivité, ni quant à la problématique d'un thème aussi complexe que celui des

groupes épiscopaux,¹ ni quant aux éléments destinés à l'illustrer, choisissant de préférence ma pâture dans les Gaules, qui me sont plus familières, plutôt qu'en Italie ou en Afrique, qui entreront cependant elles aussi dans le champ de ma réflexion.

La première remarque que je ferai ne peut être le fait que d'un homme de ma génération. Elle tient aux progrès considérables de nos connaissances, que l'on doit à bien des facteurs, parmi lesquels je retiendrai notamment la multiplication, dans le dernier tiers du siècle écoulé, des *grands travaux* urbains et des fouilles dites d'*archéologie de sauvetage* ou d'*archéologie préventive* auxquels ils ont donné lieu, mais également le tour qu'a pris à cette occasion la recherche archéologique tout entière (et non la seule *archéologie préventive*), en se montrant de plus en plus attentive aux données relatives à l'Antiquité tardive et au haut Moyen Âge et, partant, à l'archéologie chrétienne. Parce qu'ils considèrent naturellement la situation actuelle comme allant de soi, les jeunes archéologues n'ont sans doute guère conscience de ces évolutions qui ont fait figure de révolution pour les plus anciens d'entre nous ; aussi n'est-il peut-être pas inutile —au moins pour eux— de faire un bref retour en arrière, afin de mesurer combien nous *revenons de loin* en la matière.

Que connaissions-nous en effet, s'agissant de groupes épiscopaux, au lendemain de la dernière

1. D'autant que j'ai déjà eu l'occasion, en Espagne même, de traiter du sujet dans une étude à laquelle je me permets de renvoyer parce que ses attendus, à quelque dix ans de distance, restent très largement valables : GUYON, J., 1992 : Implantations d'évêchés et ensembles paléochrétiens dans les villes romaines : les cas de la Gaule et de l'Italie, dans *Symposium internacional sobre les Esglésies de Sant Pere de Terrassa (20-22 novembre 1991)* — Actes, Terrassa, pp. 17-37.

* Director d'investigació CNRS. Maison Méditerranéenne des Sciences de l'Homme, Aix-en-Provence.

guerre, hormis en Afrique du Nord où les fouilles sont d'ailleurs souvent d'interprétation difficile parce que la région, du fait de son histoire, a connu une situation différente de celle du reste de l'Occident ? Disant cela, je ne songe pas à l'Antiquité, car peu importe à l'archéologue, dont le propre est d'étudier des édifices, d'entrer dans le vain débat de savoir s'ils relèvent de l'Église donatiste ou de la *grande Église* : les uns comme les autres l'intéressent également. J'ai naturellement surtout en vue l'évolution ultérieure de l'*Africa*, marquée à la fois par le large abandon du réseau urbain hérité de l'Antiquité et la progressive disparition des Églises locales : nulle possibilité, donc, sur des sites dont la plupart sont retournés à l'état de campagne, de se fier aux phénomènes de continuité d'occupation qui permettent habituellement, ailleurs en Occident, d'identifier les groupes épiscopaux. Ainsi s'explique que des églises aient abusivement été interprétées comme des cathédrales du simple fait, par exemple, de leurs vastes dimensions ou de leur association avec un baptistère, et que tout le travail critique de la recherche ait dû consister à procéder à des révisions drastiques au sein d'inventaires par trop généraux : même en tenant compte des fouilles du dernier demi-siècle, le Professeur Noël Duval, ainsi, considère que dans le corpus des monuments africains, « quatre groupes épiscopaux seulement peuvent être identifiés avec certitude : Tipasa, Djémila, Sbeitla, Sabratha », tandis qu'« une trentaine d'autres édifices sont des cathédrales *possibles*, avec plus ou moins de vraisemblance selon les cas ».²

Autour des années cinquante, dans le reste de l'Occident où l'on pouvait compter sur les dégagements déjà anciens d'ensembles majeurs comme à Aquilée (cf. fig. 8), l'attention se portait surtout sur des ensembles plus monumentaux encore, comme ceux de Trèves et de Cologne (cf. fig. 7 et 9), dont la découverte était consécutive aux destructions apportées par la guerre, qui avaient rendu possible une fouille extensive. En dépit (ou à cause ?) de l'étendue donnée à ces recherches, l'interprétation de ces fouilles ne laissait pas pourtant d'être délicate, ce qui a depuis justifié que des générations de chercheurs soient revenus sur elles pour tenter de les mieux comprendre :³ la situation n'est pas sans rappeler pour l'Espagne celle

du groupe épiscopal de Barcelone, qui fut d'ailleurs fouillé pour l'essentiel à peu près à la même date, sans que des dégâts de guerre soient en cause en ce cas. L'apport majeur du dernier demi-siècle vient pourtant de la multiplication de recherches qui, chacune, ont apporté leur nouveauté — et leurs interrogations. Pour s'en tenir aux Gaules, on citera, parmi les plus notables, celles qui ont été conduites à Genève, Lyon et Grenoble dans l'arc alpin ; à Cimiez, Aix, Fréjus, Digne ou Riez en Provence et, plus au nord, à Rouen, Nevers, Poitiers ou Reims : autant de sites qui ont donné lieu à des investigations plus ou moins étendues.⁴

Les progrès cependant n'ont pas tenu à la seule ouverture de nouveaux chantiers ; ils sont également venus de recherches systématiques, dont la plus importante est certainement l'enquête sur la topographie chrétienne des cités de la Gaule qui avait été imaginée par le regretté Charles Pietri, bientôt rejoint dans cette entreprise par deux maîtres de sa génération, Noël Duval et Paul-Albert Février, prématurément disparu lui aussi. Cette enquête collective internationale a permis en effet de replacer les édifices qui ont été fouillés dans le cadre, plus large, des groupes épiscopaux qui ne sont connus que par des textes et, ainsi, de mieux comprendre leur insertion au sein de la cité antique. Du coup, les publications auxquelles elle a donné lieu tiennent beaucoup plus que ne promet leur titre modeste de *Topographie chrétienne* :⁵ parce qu'elles ont pour ambition de replacer le phénomène dans la longue durée, elles offrent en effet, pour chacune des cités épiscopales des Gaules, de véritables *portraits de villes*, qui brossent l'évolution de l'urbanisme depuis les origines des agglomérations jusqu'à l'aube des temps carolingiens.

Charles Pietri, Paul-Albert Février et Noël Duval ont d'autre part été les maîtres d'œuvre du Congrès international d'archéologie chrétienne qui

on pourra consulter GAUTHIER, N., 1995 : Les premières cathédrales de Cologne — bilan de quarante-cinq années de fouilles, dans *Orbis romanus christianusque, travaux sur l'antiquité tardive rassemblés autour des recherches de Noël Duval*, Paris, pp. 99-128.

4. Dont on pourra prendre une approche synthétique par le recueil publié sous la direction de DUVAL, N. *Les premiers monuments chrétiens de la France* (que l'on citera désormais *PMCF*), Paris, 3 vol., 1995-1998.

5. GAUTHIER, N. et PICARD, J.-CH., puis GAUTHIER, N., BEAUJARD, B. et PRÉVOT, F. (dir.), *Topographie chrétienne des cités de la Gaule des origines au milieu du VIII^e siècle* (que l'on citera désormais TCG), 13 fascicules parus depuis 1986, qui couvrent la quasi-totalité du territoire gaulois, à l'exception de la Belgique Seconde et de la *Maxima Sequanorum*, dont la publication est d'ailleurs imminente.

2. DUVAL, N., 1989 : L'évêque et la cathédrale en Afrique du Nord, dans *Actes du XI^e Congrès international d'archéologie chrétienne, Lyon, Vienne, Grenoble, Genève et Aoste (21-28 septembre 1986)*, vol. 1, Rome, p. 348 (cité désormais *ACIAC XI*).

3. Pour une vue synthétique de ce qu'ont pu apporter de telles relectures de fouilles anciennes dans le cas de Cologne,

s'est tenu à Lyon, Grenoble, Genève et Aoste en 1986 pour permettre de visiter, grâce à cette itinérance originale, les édifices majeurs qui étaient alors en cours de fouille dans ces villes, mais surtout pour faire le point sur l'enquête topographique menée dans les Gaules et sur celle qu'avaient, à leur exemple, conduite dans le même temps des collègues italiens⁶ et replacer le tout dans le contexte d'ensemble de l'*orbis christianus*. Ce Congrès est d'autant plus intéressant pour notre propos que dans ses travaux consacrés à l'émergence de la cité chrétienne, une grande part des débats a été dévolue aux groupes épiscopaux et qu'à dix-sept ans de distance, les conclusions de ces débats restent très largement valides, même si les progrès de la recherche conduisent naturellement à les nuancer sur certains points. Qu'en retirer qui puisse être rapproché de ce que le Professeur Tuset nous a présenté à l'instant à propos des Espagnes ?

D'abord, sans doute, tout ce que ces groupes épiscopaux ont apporté à la parure monumentale de la ville pendant l'Antiquité tardive. La proposition peut sembler aujourd'hui des plus banales, elle aurait peut-être surpris naguère encore, ne serait-ce, pour commencer, que par le lien étroit qu'elle établit entre la cathédrale (et tout ce qui l'entoure) et la ville proprement dite. On imaginait volontiers en effet par le passé que les édifices où s'étaient réunies les premières communautés chrétiennes devaient être recherchés, non pas à l'intérieur, mais à l'extérieur du périmètre urbain. Cette vision pouvait s'autoriser de précédents anciens. Dès le VI^e siècle, un homme comme Grégoire de Tours, sensible à l'existence d'un *quartier chrétien* —*uicus christianorum*⁷— aux portes de certaines des villes épiscopales parmi les plus importantes de son temps, était enclin en effet à repousser l'origine de ces faubourgs dans un passé mythique, sans s'aviser que leur progressive constitution devait tout au contraire aux progrès de la mission chrétienne et à la création, du fait de la christianisation, de basiliques funéraires naturellement situées *extra muros*. Les érudits ont été d'autant plus enclins à retenir un tel témoignage que ces basiliques, souvent devenues de puissantes abbayes au Moyen Âge, ont alors rivalisé avec

les cathédrales et forgé à cette occasion des actes juridiques qui prétendaient établir leur antériorité. Et comme cette reconstruction du passé s'accordait bien avec la vision historique héritée du post-romantisme —songer à *Quo uadis ?* et *Fabiola*— d'une Église primitive contrainte à vivre dans la peur et dans l'obscurité, on comprend que les assertions de Grégoire et de ses épigones soient devenues une sorte de *communis opinio*.

Or l'un des principaux acquis des récentes enquêtes sur la topographie chrétienne est d'avoir fait justice de cette théorie qui avait encore cours dans les manuels au milieu des années soixante du siècle dernier, voire plus tard encore. En Gaule ainsi, des exemples réputés classiques comme ceux de Clermont, Tours ou Auxerre n'ont pas résisté à une étude critique⁸ et sauf en quelques cas disputés, comme (peut-être) celui de Dax, qui n'est d'ailleurs connu que par un texte tardif,⁹ il n'est guère d'exemple de cathédrale qui ait été initialement installée dans un *suburbium*. On ne saurait valablement en effet considérer comme tels les édifices, d'ailleurs assez nombreux —on y reviendra—, qui étaient aux marges des agglomérations dépourvues d'enceintes, ce qui rend malaisée l'appréhension de l'aire sûrement urbanisée pendant l'Antiquité tardive. Un exemple de choix en est fourni par la cathédrale de Cimiez, que Fernand Benoît, suivant en cela les idées qui avaient cours de son temps, avait réputée de ce fait extra-urbaine ;¹⁰ Paul-Albert Février a fait justement observer cependant que, si marginale qu'elle fût, cette cathédrale jouxtait un quartier encore largement fréquenté, ce qui imposait de voir en elle un établissement urbain¹¹ et le même raisonnement vaut également, pour en rester à la Provence, à propos de la cathédrale de Riez,¹² voire pour N.-D. du Bourg à Digne, qui a été élevée sur un site enco-

8. Voir sur ce point les différents fascicules de la TCG : t. VI, pp. 32-33 pour Clermont [F. Prévot] ; v, p. 28 pour Tours [L. Pietri] ; VIII, pp. 53-54 pour Auxerre [J.-Ch. Picard].

9. Il s'agit en effet du *Liber memorialis* du XII^e siècle (DEGERT, A. [éd.], 1921) : Fragment des archives de l'ancien chapitre de Dax, dans *Bulletin de la Société de Borda*, 45, pp. 45-60), qui rapporte que le siège épiscopal fut transféré, vers le milieu du XI^e siècle du site extra-urbain de Saint-Vincent de Xaintes à l'intérieur de la ville.

10. BENOIT, F. *Cimiez, la ville antique (monuments, histoire)*, *Fouilles de Cemenelum*, I, Paris, 1977, p. 96.

11. FÉVRIER, P.-A., 1964 : *Le développement urbain en Provence de l'époque romaine à la fin du XIV^e siècle (archéologie et histoire urbaine)*, BEFAR, 202, Paris, p. 50.

12. Sur ce monument et son contexte urbain, voir à la fois TCG, II, pp. 38-39 (J. Guyon) et PMCF, I, pp. 85-93 (G. Barrauol).

6. TESTINI, P., CANTINO WATAGHIN, G. et PANI ERMINI, L. : *La cattedrale in Italia*, un rapport en forme de véritable monographie que l'on trouvera dans ACIAC XI, pp. 5-231.

7. L'expression revient chez Grégoire à la fois pour Clermont (*Historia Francorum*, I, 33, dans KRUSCH, B. et LEVISON, W. (éd.), MGH, SRM, I, 1, Hanovre, 1951 [2^e édition], p. 25) et pour Tours (*Ibid.*, X, 31, 1, p. 527), à propos de quartiers périphériques où sont les tombes des martyrs.

re lâchement occupé pendant l'Antiquité tardive et propice de ce fait tant à l'installation d'une cathédrale qu'à celle d'une église funéraire.¹³

Cette interprétation est d'autant plus vraisemblable qu'elle s'accorde avec ce qu'ont montré les enquêtes similaires conduites dans le reste de l'Occident. Ainsi en Afrique, où Noël Duval a noté dans son rapport du Congrès de Lyon qu'« aucun des groupes épiscopaux certains, probables ou possibles ne se trouve vraiment à l'extérieur de la ville,¹⁴ mais autant vaut pour le rapport sur l'Italie, et particulièrement pour l'Italie péninsulaire où les exemples de cathédrales que l'on pourrait qualifier d'*extra-urbaines* se comptent sur les doigts d'une main, la principale exception étant due à la Sardaigne où l'ensemble des églises épiscopales paraissent primitivement avoir été situées hors du périmètre aggloméré ;¹⁵ encore Philippe Pergola me souffle-t-il à l'instant que l'analyse de la topographie sarde gagnerait certainement à être reprise à frais nouveau. Affaire à suivre donc, même si après avoir critiqué l'historiographie ancienne parce qu'elle tendait à placer de façon quasi systématique dans le *suburbium* les premières cathédrales, je me garderai de tomber dans l'excès inverse et de prétendre que le fait que les groupes épiscopaux étaient des monuments proprement urbains constitue une règle qui ne souffrirait pas d'exception. Il convient en effet de préserver l'avenir et les surprises que peuvent réserver de nouvelles fouilles. Mais je crois qu'en la matière, il faut désormais renverser les termes de la preuve : on devra disposer de très solides arguments avant d'avancer qu'une cathédrale antique était bien dans une zone située *extra muros*. Cela vaut sûrement aussi pour l'Espagne.

Si la quasi totalité des groupes épiscopaux primitifs se situaient donc à l'intérieur des murs, nombreux étaient ceux qui avaient été installés fort près des murs, comme c'était le cas en Espagne à Barcelone par exemple. Je l'ai déjà dit pour les Gaules à propos de Cimiez, Riez et Digne, mais autant vaudrait, en Provence toujours, pour Arles, Marseille ou Aix, pour ne pas parler, dans des régions plus septentrionales, de Bordeaux, de Tours, de Clermont, de Cologne, du Mans et de bien d'autres villes encore. La proximité était d'ailleurs telle parfois que l'ensemble des monuments épiscopaux

jouxtaient l'enceinte, comme on peut le vérifier tant par les textes que par l'archéologie. Parmi d'autres exemples archéologiques possibles, retenons celui de Grenoble où le groupe épiscopal, d'abord cantonné par la muraille antique, l'a englobée, puis outrepassée au Moyen Âge, comme l'ont montré les recherches qui ont été conduites dans le palais épiscopal moderne, après que des travaux dus à la construction d'une ligne de tramway eurent conduit à la spectaculaire découverte du baptistère de ce groupe épiscopal.¹⁶ Et pour les textes, on songera à Arles, où la *Vita* de Césaire montre l'évêque empruntant le chemin de ronde pour porter secours aux moniales du monastère Saint-Jean, qui avait été installé dans l'ancien groupe épiscopal désaffecté situé dans l'angle sud-est du rempart (fig. 1),¹⁷ ou encore à Angers où l'on sait par une piquante anecdote de Grégoire de Tours que la *domus ecclesiae* attenante à la cathédrale comptait un *solarium* qui avait été aménagé sur une partie de l'enceinte : du coup, à la sortie d'une réception trop arrosée, un convive de l'évêque manqua une marche et s'écrasa sur le sol.¹⁸ Mais autant vaut pour le reste de l'Occident, où la localisation des groupes épiscopaux aux marges des agglomérations est également des plus fréquentes : elle se vérifie dans plus de la moitié des cas en Italie, toutes régions confondues,¹⁹ tandis que pour l'Afrique, Noël Duval a noté que si « une dizaine de groupes épiscopaux se situent au centre [...], le reste des cathédrales, ou supposées telles, deux fois plus nombreuses, se trouvent à la périphérie ».²⁰

Une telle localisation est-elle si étonnante ? Pendant l'Antiquité tardive, beaucoup de villes s'étaient dotées d'enceintes réduites qui servaient généralement d'écrin et de protection au centre ci-

16. Voir à ce sujet la belle publication de BAUCHERON, F., GABAYET, F. et DE MONTJOYE, A., 1998 : *Autour du groupe épiscopal de Grenoble, deux millénaires d'histoire*, Documents d'Archéologie en Rhône-Alpes, 16, Lyon.

17. *Vita Sancti Caesarii* (BHL, 1508-1509), II, 26, KRUSCH, Br. (éd.), 1896 : MGH, SRM, III, Hanovre, p. 494 : *per murum ad locum ueniens*.

18. GRÉGOIRE DE TOURS, *Historia Francorum*, X, 14, éd. citée, p. 500.

19. TESTINI, P., CANTINO WATAGHIN, G. et PANI ERMINI, L. dans ACIAC, XI, avec, peut-être, une légère différence entre l'Italie septentrionale, où localisations périphériques et localisations plus centrales semblent « pressochè equivalenti sul piano quantitativo » (p. 37) et l'Italie centrale, méridionale et insulaire où les auteurs ont noté, p. 77, « una preferenza, a quanto sembra, per aree periferiche più che centrali ».

20. DUVAL, N., dans ACIAC, XI, pp. 375-381.

13. Sur cet édifice, dont la fouille est postérieure au fascicule de la TCG consacré à la province ecclésiastique d'Embrun, voir PMCF, I, pp. 69-80 (G. Démians d'Archimbaud).

14. DUVAL, N., dans ACIAC, XI, p. 375.

15. TESTINI, P., CANTINO WATAGHIN, G. et PANI ERMINI, L., dans ACIAC, XI, p. 77.

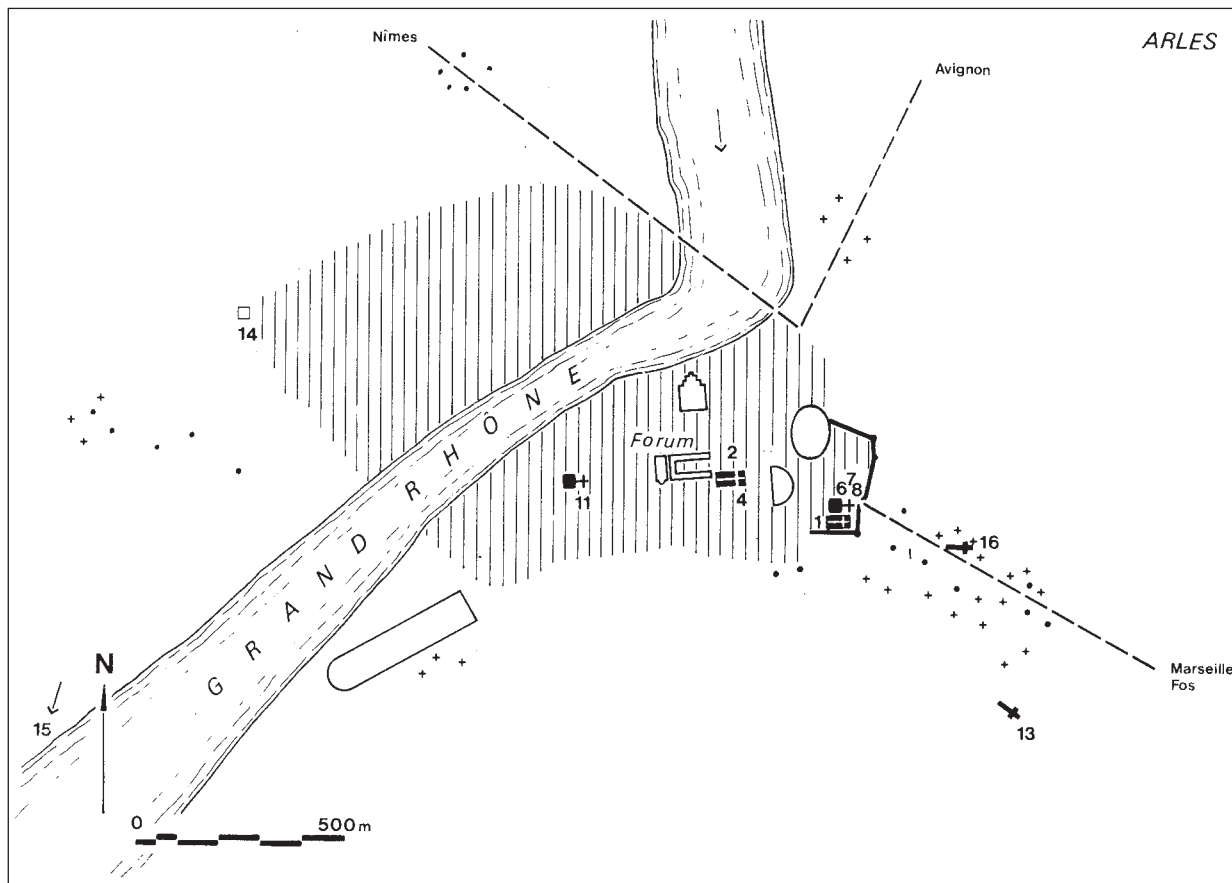


Figure 1. La topographie chrétienne d'Arles, d'après FÉVRIER, P.-A., dans TCG, III, p. 74 : points : nécropoles antiques ; croix : nécropoles de l'Antiquité tardive ; 1. Cathédrale primitive ; 2. Cathédrale du v^e siècle ; 4. Résidence épiscopale ; 6-8. Édifices de culte du monastère féminin de Saint-Jean ; 11. Monastère d'hommes d'Aurélien ; 13. Basilique funéraire de Saint-Genest ; 14. Monument à Genest sur le lieu du martyr ; 15. Monastère d'hommes suburbain ; 16. Basilique funéraire des Apôtres (dessin S. Roucole).

vique et à ses monuments encore plus ou moins en fonction²¹ et ces enceintes étaient si réduites parfois que de nouveaux édifices publics comme ceux que l'Église entendait élever ne pouvaient dès lors que se trouver plus ou moins proches d'une courtine. Mais dans ces agglomérations où, souvent, il n'y avait pas beaucoup à marcher pour aller d'une extrémité de l'enceinte à l'autre, peut-on dire de tels groupes épiscopaux qu'ils occupaient dans la ville une position marginale ? Non sans doute, pas plus que l'on ne saurait considérer que c'est par

discretion ou par prudence que de telles localisations avaient été retenues par les communautés chrétiennes. La chose a encore été soutenue récemment dans un manuel d'histoire du christianisme, qui donne pour exemple à l'appui de cette thèse les cas d'Arles et de Rome, ce qui est réunir l'*Urbs* et la *Gallula Roma Arelas* célébrée par Ausone.²² C'est oublier pour Rome le caractère tout à fait exceptionnel de la capitale de l'Empire et le fait que le Latran était une fondation privée du prince, qui

21. Pas toujours cependant : pour se limiter aux Gaules, il est des villes, et non des moindres, comme Bordeaux ou Tours, dans lesquelles des monuments importants du Haut-Empire sont restés à l'écart de l'enceinte tardive et dans d'autres villes comme Riez ou Saint-Bertrand-de-Comminges, la construction d'une enceinte sur la hauteur qui dominait l'agglomération du Haut-Empire a même conduit à laisser à l'écart la ville antique dans son ensemble.

22. PERRIN, M.-Y., 1995 : Le nouveau style missionnaire : la conquête de l'espace et du temps, dans MAYEUR, J.-M., PIETRI, CH. (†), PIETRI, L., VAUCHEZ, A. et VENARD, M. (dir.), *Histoire du Christianisme*, II, *Naissance d'une chrétienté (250-430)*, Paris, p. 595 : « À Rome ou Arles par exemple, elle [la cathédrale] occupe une position périphérique, comme si au IV^e siècle l'établissement chrétien répugnait encore à affronter directement le cœur indissolublement civique et religieux des agglomérations antiques. »

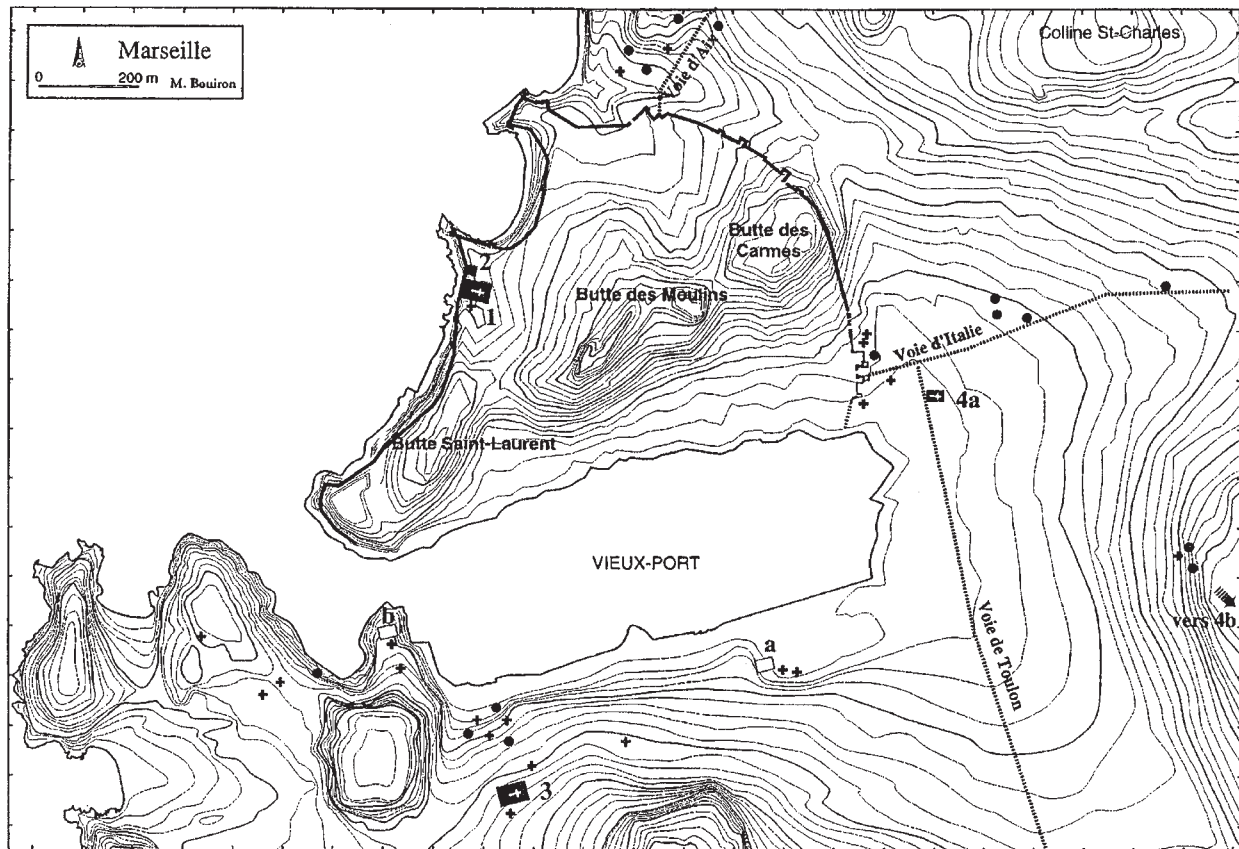


Figure 2. La topographie chrétienne de Marseille, d'après GUYON, J., 2000, dans *Romanité et cité chrétienne, Mélanges en l'honneur d'Yvette Duval*, Paris, p. 407 : points : nécropoles antiques ; croix : nécropoles de l'Antiquité tardive ; 1. Cathédrale ; 2. Baptistère ; 3. Saint-Victor ; 4 a. Édifice funéraire du site de la Bourse (Saint-Étienne ?) ; 4 b. N.-D. du Mont (autre localisation possible pour Saint-Étienne) ; a. Saint-Pierre ; b. Saint-Nicolas (dessin M. Bouiron).

ne disposait sans doute pas à titre personnel de terrains ou d'immeubles plus proches du centre et dont le choix, d'autre part, a peut-être été dû à des considérations d'ordre proprement politique.²³ Et pour Arles, c'est négliger la position éminente qu'occupait la cathédrale, qui était située au sommet de la butte calcaire sur laquelle est établie la ville, ce qui n'est pas sans rappeler la situation de Marseille où la masse du groupe épiscopal, juchée sur une sorte de falaise, se détachait semblablement au-dessus des crénelures du rempart (fig. 2) : pour qui abordait la ville depuis la terre ou depuis la mer, de tels édifices signifiaient éloquemment la christianisation du paysage.

En fait, ces localisations privilégiées à la périphérie paraissent surtout témoigner de deux choses :

23. Dans le même sens, voir CANTINO WATAGHIN, G., 1996, en collaboration avec GUYON, J. et GURT, J. M., *Topografia ed ideologia della « ciuitas christiana » tra IV e VI secolo*, dans BROGILO, G. P. (dir.), *Early medieval towns in the Western Mediterranean, Ravello, 22-24 settembre 1994*, Mantoue, p. 31.

de la vitalité maintenue des cités à l'aube de l'Antiquité tardive, d'une part ; du fait que même une fois devenu la religion officielle de l'Empire, le christianisme a mis du temps à s'affirmer, d'autre part. Elles tiennent probablement au fait qu'au IV^e siècle et même au début du V^e siècle, rares devaient être au centre des agglomérations les parcelles qui étaient disponibles ou que leurs possesseurs étaient disposés à céder à l'Église locale ; force était donc pour elle de s'en tenir, faute de mieux, à des terrains plus marginaux. La preuve en est donnée par les transferts précoces de cathédrales que nous font connaître les textes ou l'archéologie : ils se sont toujours traduits par une migration de la périphérie vers le centre. L'exemple le plus éclairant est sans doute fourni par la *Vita* d'Amator d'Auxerre parce qu'elle donne à connaître précisément les intentions de l'évêque : c'est parce qu'elle était située « sur un emplacement très vaste, rempli d'un charme divin », qu'il sollicita un notable local pour obtenir de lui la cession de la « vaste et noble demeure que son père lui avait laissée par tes-

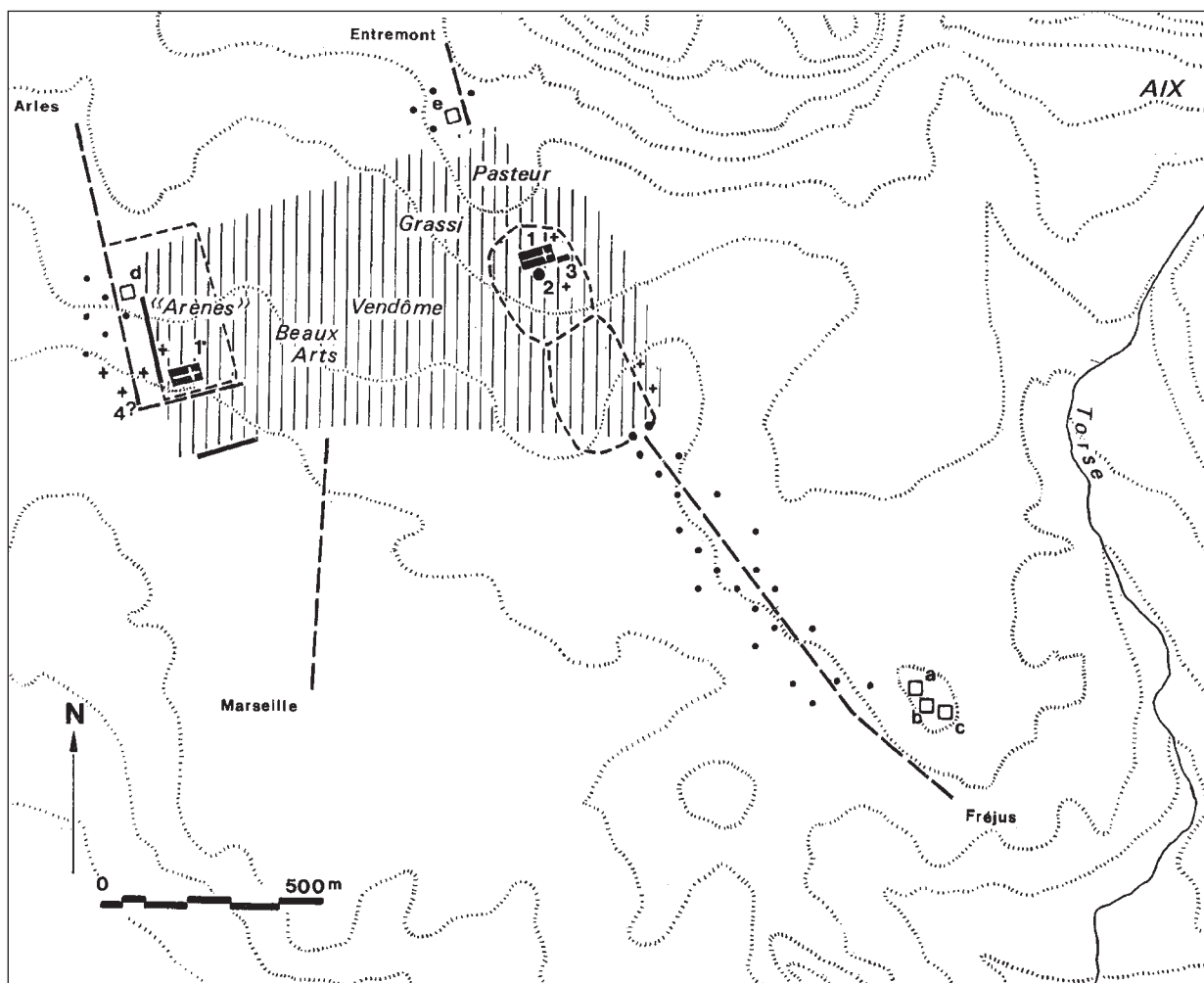


Figure 3. La topographie chrétienne d'Aix-en-Provence, d'après GUYON, J., dans TCG, II, p. 19 : en hachures, l'aire urbanisée au Haut-Empire ; points : nécropoles antiques ; croix : nécropoles de l'Antiquité tardive ; 1. Cathédrale (Saint-Sauveur) ; 1*. N.-D. de la Seds (cathédrale primitive ?) ; 2. Baptistère ; 3. Autres éléments du groupe épiscopal ; a-c : Édifices funéraires de la nécropole orientale, Saint-Pierre, Saint-Sauveur-du-Puy, Saint-Étienne ; d : Saint-Laurent ; e : Saint-André (dessin S. Roucole).

tament », ²⁴ afin d'y faire construire, au début du V^e siècle, une cathédrale plus ample et mieux située que la cathédrale primitive, dont on sait seulement qu'elle était proche d'une porte. ²⁵ De semblables motivations ont dû jouer dans les cas documentés par l'archéologie, comme à Arles et à Aix-en-Provence où de nouvelles cathédrales ont été installées, avant 449 pour la première, au tournant des années 500 pour la seconde, en lisière ou sur l'emprise du centre civique, donc à bonne dis-

tance des cathédrales primitives qui jouxtaient l'enceinte dans les deux cas ²⁶ (fig. 1 et 3).

De tels transferts sont à distinguer de transferts plus tardifs, qui ont pu conduire à des déplacements en sens inverse, comme à Velletri par exemple où c'est pour des motifs de sécurité, devant la menace lombarde, que la cathédrale primitive fut transférée à l'initiative de Grégoire le Grand des abords du forum vers le *suburbium* ; ²⁷ ils

24. STEPHANUS AFRICANUS, *Vita S. Amatoris* (BHL, 356), AA. SS. Mai., I, pp. 50-60.

25. Mais selon toute vraisemblance, comme on l'a dit, à l'intérieur et non à l'extérieur de la courtine : cf. TCG, VIII, p. 54 (J.-Ch. PICARD), où l'on trouvera d'autre part une analyse plus détaillée de la *Vita Sancti Amatoris*.

26. Pour Arles, voir TCG, III, pp. 80-81 (P.-A. FÉVRIER) ; pour Aix-en-Provence, où la cathédrale primitive est sans doute à imaginer, même si la preuve archéologique manque encore, sur le site périphérique de N.-D. de la Seds, *ibid.*, II, pp. 24-26 (J. GUYON).

27. GRÉGOIRE LE GRAND, 1982 : *Regist.*, dans D. NORDBERG (éd.), CCSL, 140, Turnhout, pp. 99-100.

témoignent du poids accru que les Églises ont tenu avec le temps au sein des villes, même si cela n'a pas été sans difficulté, comme le montrent les longues négociations qu'Amator dut mener à Auxerre pour obtenir du *très noble Ruptilius* la cession de son bien. D'autres négociations ont probablement eu lieu —mais avec l'*ordo* municipal cette fois— à Arles et à Aix où les nouveaux groupes épiscopaux ont été construits au-dessus de monuments publics dont la désaffectation requérait l'accord des autorités : la chose est certaine pour Aix, où l'*ecclesia* est à l'emplacement d'une basilique civile ou d'un temple, tandis que le baptistère et des locaux de service (dont des thermes) ont été installés plus au sud, sur l'emprise d'une ancienne place, qui était peut-être celle du forum de la cité (fig. 4) ; elle est probable à Arles, où de puissantes substructions romaines ont été repérées au-dessous de la nouvelle cathédrale, qui était d'autre part adjacente au forum. Et sans doute en est-il allé de même en Espagne dans des villes comme Tarragone ou Valence, où les groupes épiscopaux ont semblablement été installés à proximité ou au détriment des centres civiques.

Très rares sont cependant les groupes épiscopaux dont l'archéologie ou la documentation littéraire permettent de savoir qu'ils ont fait l'objet d'un transfert ; la plupart, sans doute, n'ont jamais changé d'emplacement. Mais même en ce cas, par les transformations qu'ils ont connues, ils témoignent eux aussi du poids sans cesse accru des Églises dans la société antique, car ces transformations se sont toujours traduites par des extensions et des embellissements. Souvent modestes d'abord, ils ont progressivement pris de l'importance, au point d'occuper, au sein des villes de l'Antiquité tardive et surtout du haut Moyen Âge, une place parfois considérable. Comment ne pas songer au cas de Genève, que documentent les fouilles, exemplaires à tous égards, de Charles Bonnet et de son équipe ?²⁸ Dans cette ville en effet, les extensions successives du groupe épiscopal à partir du v^e siècle l'ont finalement conduit à occuper une large part du quadrat nord-est de l'aire reparaillée (fig. 5).

Je voudrais insister sur l'importance de ces transformations car la chose apparaissait peu, na-

guère encore, au vu d'édifices que les dégagements anciens avaient le plus souvent livrés dans leur état achevé, sans que les fouilleurs se soient trop préoccupés de retracer leur évolution. En fait, les groupes épiscopaux ont connu dans l'Antiquité d'incessants chantiers dont on entrevoit mieux désormais l'enjeu économique et social. Je fais ici allusion aux nombreux travaux qui ont été consacrés au cours des dernières décennies à l'évergésie, ce puissant ressort de la société antique qui avait naturellement trouvé matière, pendant l'Antiquité tardive, à s'exercer en faveur des monuments chrétiens.²⁹ Après la thèse devenue classique de J.-P. Caillet,³⁰ on songera naturellement à l'Italie, mais les autres régions de l'Occident n'étaient pas en reste. En témoignent de très nombreux textes qui fournissent, avec force détail, des noms ou des listes de donateurs : songer, pour l'Afrique, à telle inscription des environs de Timgad qui célèbre une fondation pour laquelle le prêtre Rogatus et le diacre Emilius avaient mis largement à contribution les populations alentour³¹ et pour les Gaules, à la célèbre dédicace de la cathédrale de Narbonne, en 445, sur laquelle figurent parmi les notables que l'évêque Rusticus avait sollicités à la fois le préfet du prétoire des Gaules et certains de ses collègues dans l'épiscopat, dont il a tenu à noter scrupuleusement le montant des dons.³² C'est dire si en Espagne, l'hypothèse que la cathédrale de Barcelone doit beaucoup sans doute à la générosité de la riche famille qui possédait la résidence urbaine au-dessus de laquelle elle a été élevée³³ peut apparaître des plus vraisemblables.

La répétition de ces évergésies, dont les témoignages couvrent toute l'Antiquité tardive, et

29. Voir sur ce point le rapport de DUVAL, Y. et PIETRI, L., 1997 : Évergésisme et topographie dans l'Occident chrétien (iv^e-vi^e s.), dans *Actes du X^e Congrès international d'épigraphie grecque et latine, Nîmes, 4-9 octobre 1992*, Paris, pp. 371-396.

30. CAILLET, J.-P., 1993 : *L'évergétisme monumental chrétien à la fin de l'Antiquité : le dossier épigraphique de l'Italie et de ses marges*, Collection de l'École française de Rome, 175, Rome.

31. E. DIEHL, ILCV, 1859 : « [...], Venusianenses ini[t]iauerunt, [...] ucricionenses columnas V dederunt, Cuzabetenses dederunt columnas Z, omnes apsida strauerunt, plus Cuzabetenses ornauerunt. Rogatus presbiter et Emilius zacon edificauerunt.»

32. *Ibid.*, 1806 : à noter que parmi les prélats donateurs figure Oresius, qui était sans doute l'évêque de Tarragone.

33. BELTRAN DE HEREDIA TERCERO, J. (dir.), 2001 : *De Barcino a Barcinona (segles I-VII) Les restes arqueològiques de la plaça del Rei de Barcelona*, Barcelone, p. 74.

28. Pour le groupe épiscopal de Genève, sur lequel les fouilles sont encore en cours, on renverra à l'ample synthèse préliminaire que Ch. Bonnet a donnée de ses recherches, 1993, *Les fouilles de l'ancien groupe épiscopal de Genève (1976-1993)*, *Cahiers d'archéologie genevoise*, 1, Genève, qui traite aussi de l'insertion de ce groupe épiscopal dans la topographie de la ville.

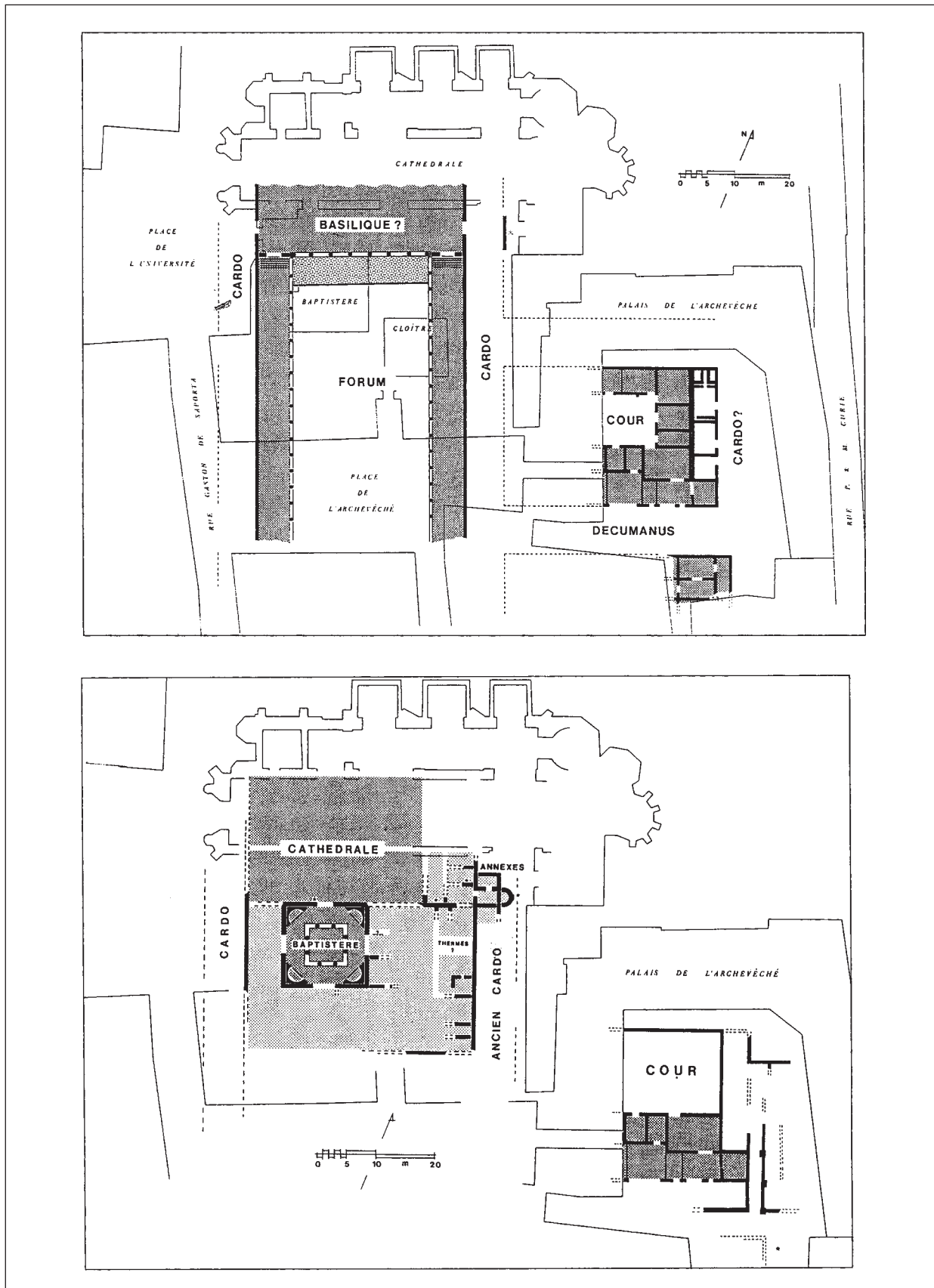


Figure 4. Le cœur monumental d'Aix-en-Provence au 1^{er} et au 6^e siècle (Dessin L. Rivet).

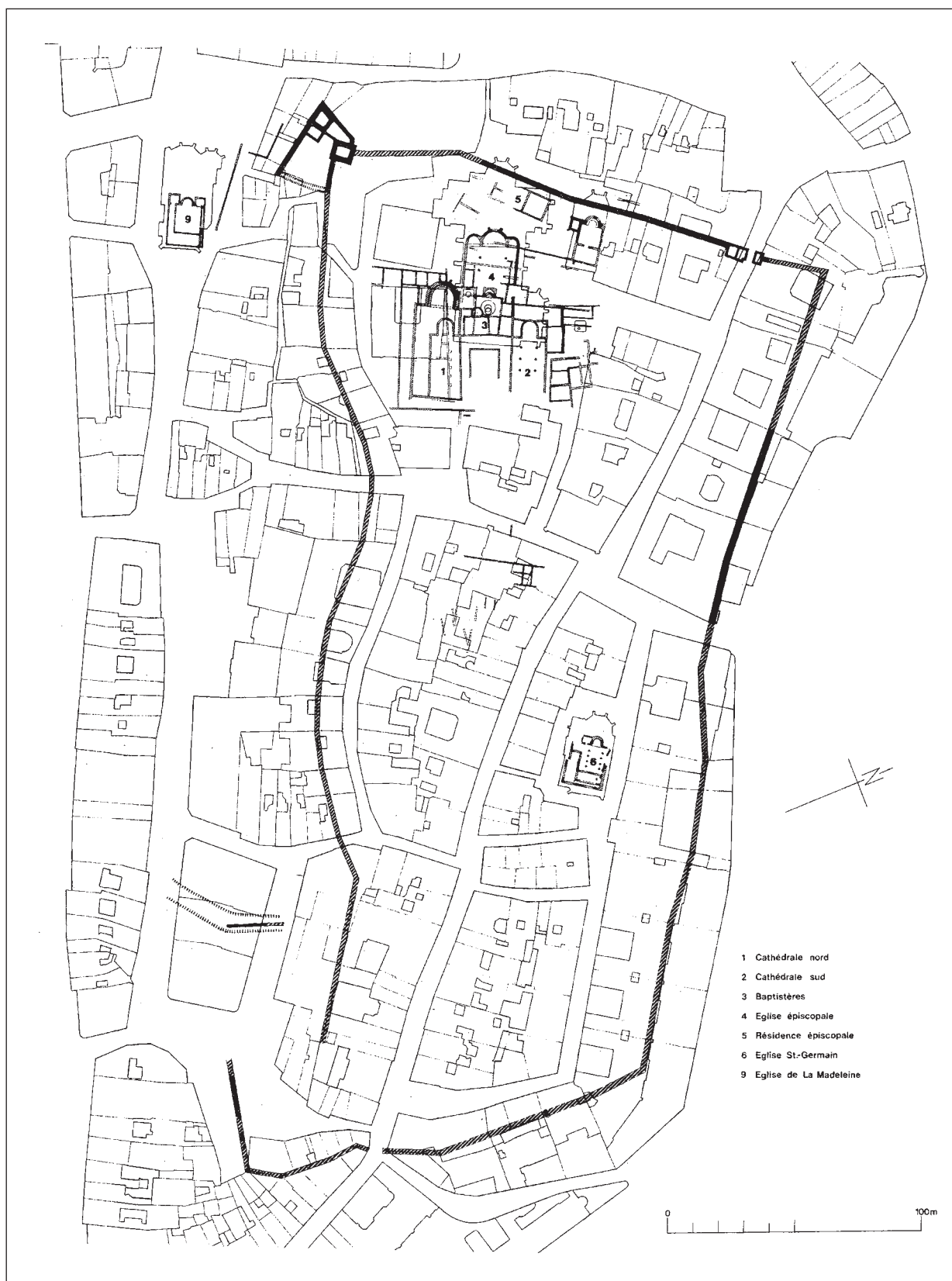


Figure 5. La topographie chrétienne de Genève, d'après BONNET, Ch., dans TCG, III, p. 43 : 1. Cathédrale nord ; 2. Cathédrale sud ; 3. Baptistères ; 4. Église épiscopale ; 5. Résidence épiscopale ; 6. Saint-Germain ; 9. La Madeleine ; l'existence d'un rempart au nord est très problématique (dessin G. Deuber et D. Burnand).

les traces des travaux ultérieurs, qui ne sont documentés que par l'archéologie, conduisent à placer sous le signe de la longue durée l'histoire des groupes épiscopaux, même si l'origine de cette histoire est moins précoce que l'on pourrait croire, même dans des régions comme l'Afrique ou l'Italie, qui font figure de vieux foyers de chrétienté à côté des terres de mission qu'étaient encore les Gaules, comme du reste les Espagnes, au moment de l'établissement de la Paix de l'Église. Les fouilles réalisées en Afrique sont souvent trop anciennes pour permettre des chronologies bien assurées, mais il semble bien en effet que les premiers groupes épiscopaux soient ici du IV^e siècle et parfois d'un IV^e siècle avancé.³⁴ Il en va de même en Italie, où l'on soupçonne, dans des villes comme Ravenne ou Luni, que sont restées un temps en usage des *maisons de prière*, pour reprendre la terminologie d'Eusèbe de Césarée³⁵ et si les premières cathédrales, comme celle de Théodore à Aquilée et naturellement Saint-Jean de Latran à Rome, sont bien de la deuxième décennie du IV^e siècle, ce n'est sans doute pas avant le V^e siècle que les villes épiscopales italiennes ont toutes eu un groupe épiscopal.³⁶ Les Gaules, enfin, ont connu une semblable évolution, avec tout juste un léger décalage dans le temps : pour reprendre une expression chère à Paul-Albert Février, la plupart des monuments connus par l'archéologie doivent en effet être assignés ici à « un V^e siècle taillé large ».³⁷ Souvent encore, ce siècle est réputé obscur parce qu'il a coïncidé avec l'avènement des royaumes *barbares* ; l'étude des groupes épiscopaux permet pourtant de mesurer quel *âge d'or* il

34. Voir ainsi les hésitations à propos des seuls groupes épiscopaux que N. Duval tient pour « indubitables » en Afrique. En Algérie, celui de Tipasa serait à dater, sans plus de précisions, « dès le courant du IV^e siècle quand cette grande ville est devenue chrétienne » (GUI, I., DUVAL, N. et CAILLET, J.-P., 1992 : *Basiliques chrétiennes d'Afrique du Nord*, I. *Inventaire de l'Algérie*, Paris, p. 24) ; quant à celui de Djémila, sa datation est encore plus problématique : au tournant du V^e siècle (*ibid.*, p. 93) ou, peut-être, au VI^e siècle (DUVAL, N., 1996 : Les églises doubles d'Afrique du Nord, dans *Antiquité tardive*, 4, p. 182) ? En Tunisie, la plus ancienne des deux cathédrales de Sbeitla aurait été « construite dans la deuxième moitié du IV^e siècle », tandis qu'en Libye, à Sabratha, « les deux églises (sont) datables du dernier quart du IV^e siècle » (*ibid.*, pp. 184-185).

35. *Histoire Ecclésiastique*, VIII, I, 5 ; sur ces *maisons de prière* de Luni et de Ravenne, voir CANTINO WATAGHIN, G. *et al.*, *loc. cit.* à la note 23, p. 27.

36. *Ibid.*, p. 29.

37. Voir à ce sujet les différentes notices du recueil des PMCF.

a constitué pour l'art chrétien dans l'ensemble de l'Occident.

Or, à considérer les transformations que ces groupes épiscopaux ont connues pendant l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge, l'impression qui prévaut est celle d'un développement quasi organique, dans lequel des nécessités d'ordre liturgique, que l'on aimerait souvent pouvoir mieux mesurer, ont joué un rôle sans doute aussi important que le poids sans cesse accru des Églises sur lequel j'ai surtout insisté jusqu'à présent. En est un bon témoin le groupe épiscopal de Sbeitla, pour lequel l'image achevée que les manuels ont surtout retenue des travaux de Noël Duval (fig. 6) peut être trompeuse si l'on n'y prend garde. Si bienvenue soit-elle, cette axonométrie ne traduit en effet que le terme d'une évolution qui fut inaugurée dans la deuxième moitié du IV^e siècle par la construction de l'église sud, à trois nefs, et du baptistère qui la jouxtait au nord, bientôt suivie de la conversion de cette cathédrale occidentée en édifice orienté grâce à la construction d'une contre-abside ; l'ensemble a ensuite été augmenté dans la première moitié du VI^e siècle par l'édification d'une église nord à cinq nefs, qui a entraîné la transformation de l'ancien bap-

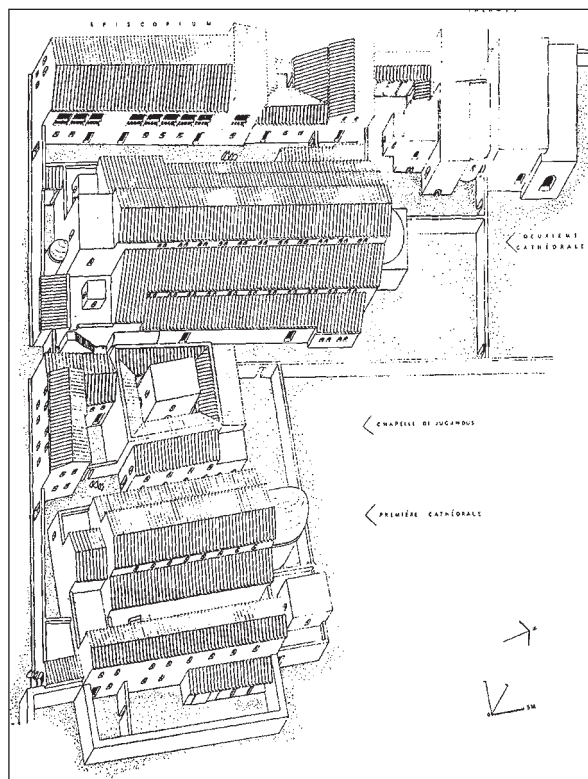


Figure 6. Axonométrie du groupe épiscopal de Sbeitla (dessin G. Hallier).

tistère en un probable *martyrium* connu sous le nom de *chapelle de Bellator* ; tout cela, sans préjudice de transformations ultérieures de la cathédrale nord, dont on relèvera surtout la contre-abside une fois reconstruite.³⁸ Mais en réalité, de semblables évolutions se vérifient dans la plupart des groupes épiscopaux et pour en donner une autre illustration, plutôt qu'à l'exemple de Genève, qui est dans toutes les mémoires, je préfère recourir à celui de Cologne, à propos duquel, sans m'attacher au baptistère, je ne retiendrai, pour faire bref, que les transformations de la cathédrale, qui fut d'abord prolongée vers l'ouest en empiétant sur l'atrium, puis dotée d'une contre-abside (fig. 7) ; encore ai-je omis les modifications d'époque carolingienne, qui ont conduit à agrandir l'abside occidentale au détriment de la rue adjacente.³⁹ Pour autant, si l'on soupçonne partout les mêmes raisons à l'œuvre dans ces transformations, elles n'ont pas produit partout des effets absolument identiques, car s'il est un autre acquis à retenir de la recherche récente, c'est bien la franche diversité des groupes épiscopaux dans l'Antiquité.

S'agissant des cathédrales, cela se vérifie plus pour leur articulation au sein d'ensembles complexes que pour leur plan, dont la (relative) homogénéité s'explique par leur caractère fonctionnel : il s'agissait en effet de grandes salles destinées à accueillir l'ensemble de la communauté chrétienne et pour aménager de telles salles, l'architecture monumentale de l'Antiquité disposait, avec les basiliques civiles notamment, de modèles éprouvés auxquels il suffisait d'emprunter plus ou moins largement.⁴⁰ Parlant d'*articulation au sein d'ensembles complexes*, je fais naturellement allusion à la difficile question des *cathédrales doubles*, qui a assez occupé la communauté scientifique depuis le renouveau des études sur les groupes épiscopaux dans les années cinquante pour que cette expression de *cathédrale double* ait pu passer pour une sorte de référence typologique. Cela tenait à la fois à l'existence d'ensembles aussi remarquables que celui d'Aquilée, déjà connu ancien-

38. DUVAL, N., 1971 : *Sbeitla et les églises africaines à deux absides*, t. 1, Paris, pp. 7-323, dont on trouvera une présentation synthétique, par exemple dans *Antiquité tardive*, 4, 1996, p. 184.

39. Voir sur ce point l'article de N. Gauthier cité à la note 3, qui va plus avant que je ne le fais dans le haut Moyen Âge.

40. Cela dit, naturellement, pour faire bref, car l'on sait bien combien le débat sur la filiation entre basilique civile et basilique chrétienne a pu être vif en archéologie chrétienne, même s'il semble un peu assoupi aujourd'hui.

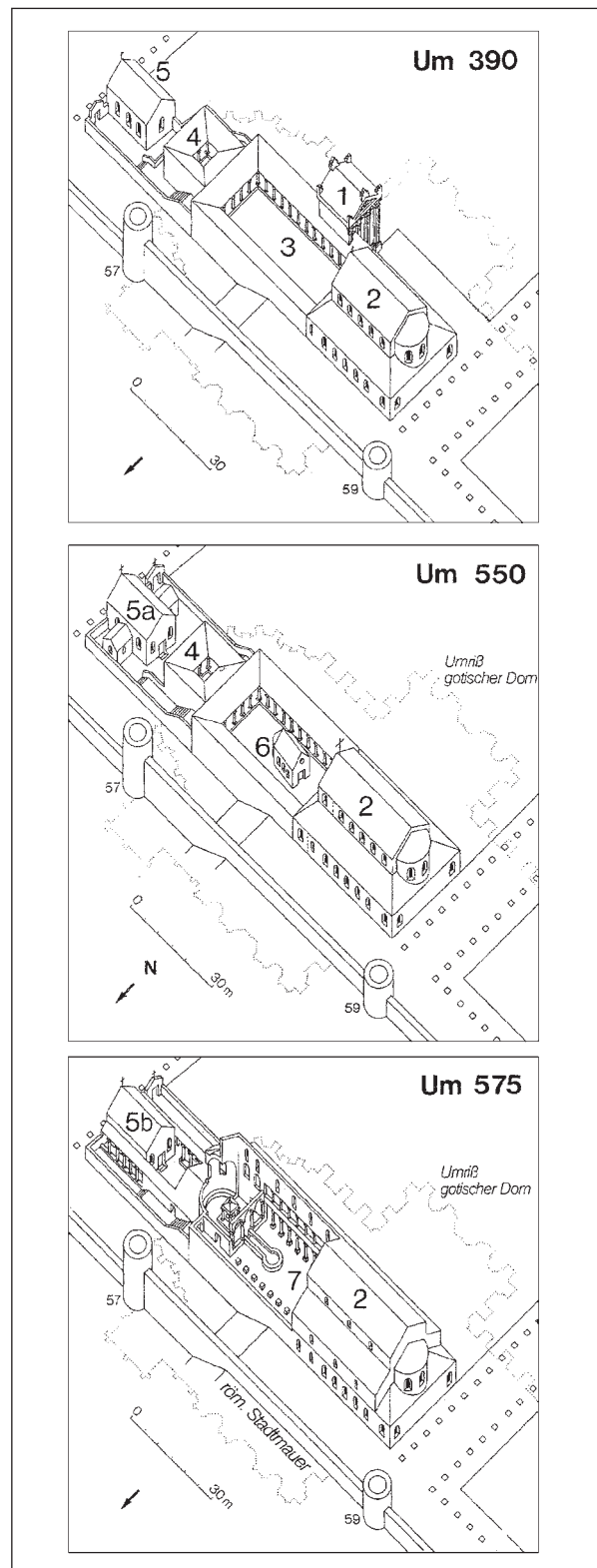


Figure 7. Le groupe épiscopal de Cologne, états évolutifs de 390 à 575, d'après WEYRES, W. et WOLFF, A.: 1. Temple dit de Mercure ; 2. Cathédrale ; 3. Atrium ; 4. Palais épiscopal ; 5. Baptistère ; 6. Oratoire ; 7. Église franque avec ambon et tribunes ; 57-59. Mur d'enceinte et tours de la ville ; en pointillés, les limites de la cathédrale médiévale.

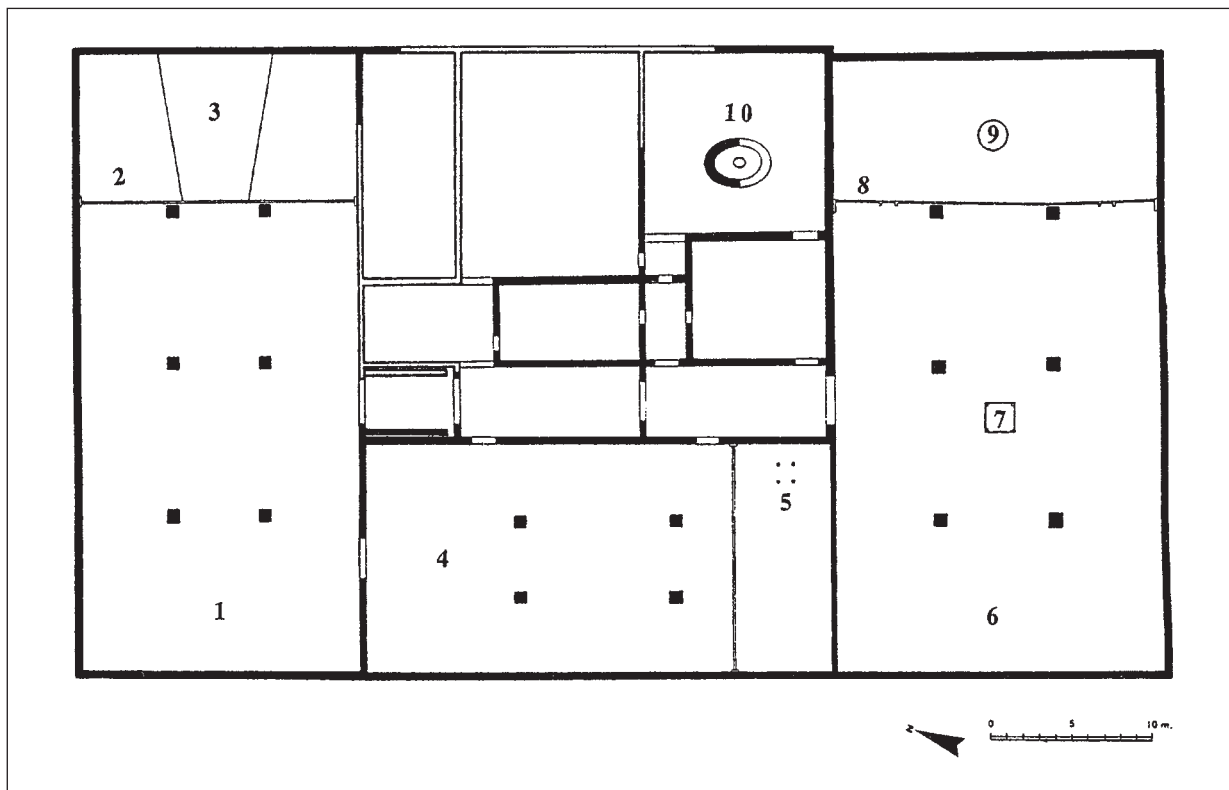


Figure 8. Le *complexe théodorien* d'Aquilée, selon MENIS, G. C. : 1. *Aula* nord ; 4. Salle transversale (salle d'audience ou *consignatorium*) ; 6. *Aula* sud ; 10. Cuve baptismale, selon L. BERTACCHI et G. C. MENIS (d'après *Antiquité tardive*, 4, 1996, p. 39, fig. 6).

nement (fig. 8), ou ceux de Trèves et de Djémila sur lesquels des fouilles récentes attiraient alors l'attention (fig. 9 et 10), mais aussi à la lecture des textes qui attestent, à partir de l'époque carolingienne surtout, la multiplicité des édifices de culte installés au sein des groupes épiscopaux. Depuis, la recherche a beaucoup progressé, tant en Occident qu'en Orient,⁴¹ ce qui a conduit à réviser à la baisse des inventaires par trop généreux et à mieux percevoir aussi la complexité d'un phénomène pour lequel on ne saurait imaginer des explications univoques. On ne saurait donc se contenter de la commode, mais bien impropre, appellation de *cathédrale double*, quand cette appellation recouvre des ensembles constitués à des époques différentes (et parfois de façon très progressive, comme on l'a dit pour Sbeitla), avec des typologies finalement assez diverses — songer ain-

41. Voir en particulier le travail de SODINI, J.-P. et KOLOKOSTAS, K., 1984 : *Alikii II : la basilique double*, Athènes, qui a conduit les auteurs à une relecture critique du phénomène dans l'ensemble de l'orbis christianus et, plus généralement, la livraison de la revue *Antiquité tardive* citée à la note suivante.

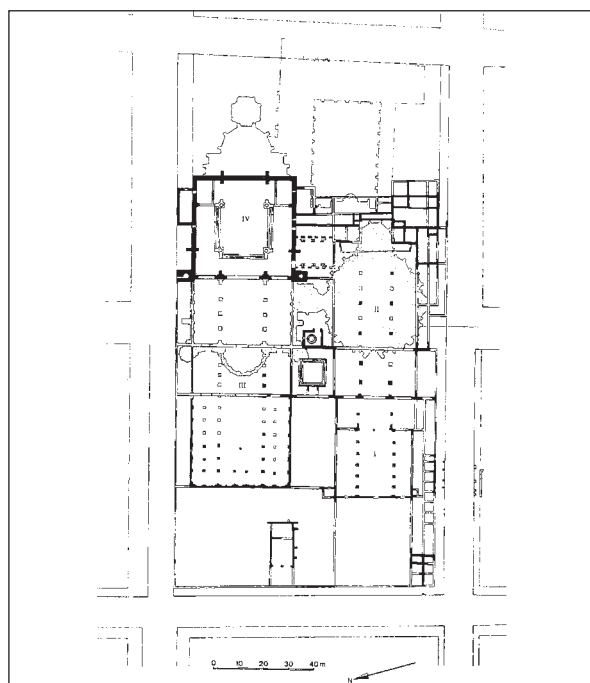


Figure 9. Le groupe épiscopal de Trèves vers 380 : I. Atrium de l'église sud ; II. Église sud (Liebfrauenkirche) ; III. Église nord (Dom Sankt Peter) ; IV. Chevet carré de l'époque de Gratien (d'après *Antiquité tardive*, 4, 1996, p. 41, fig. 8).

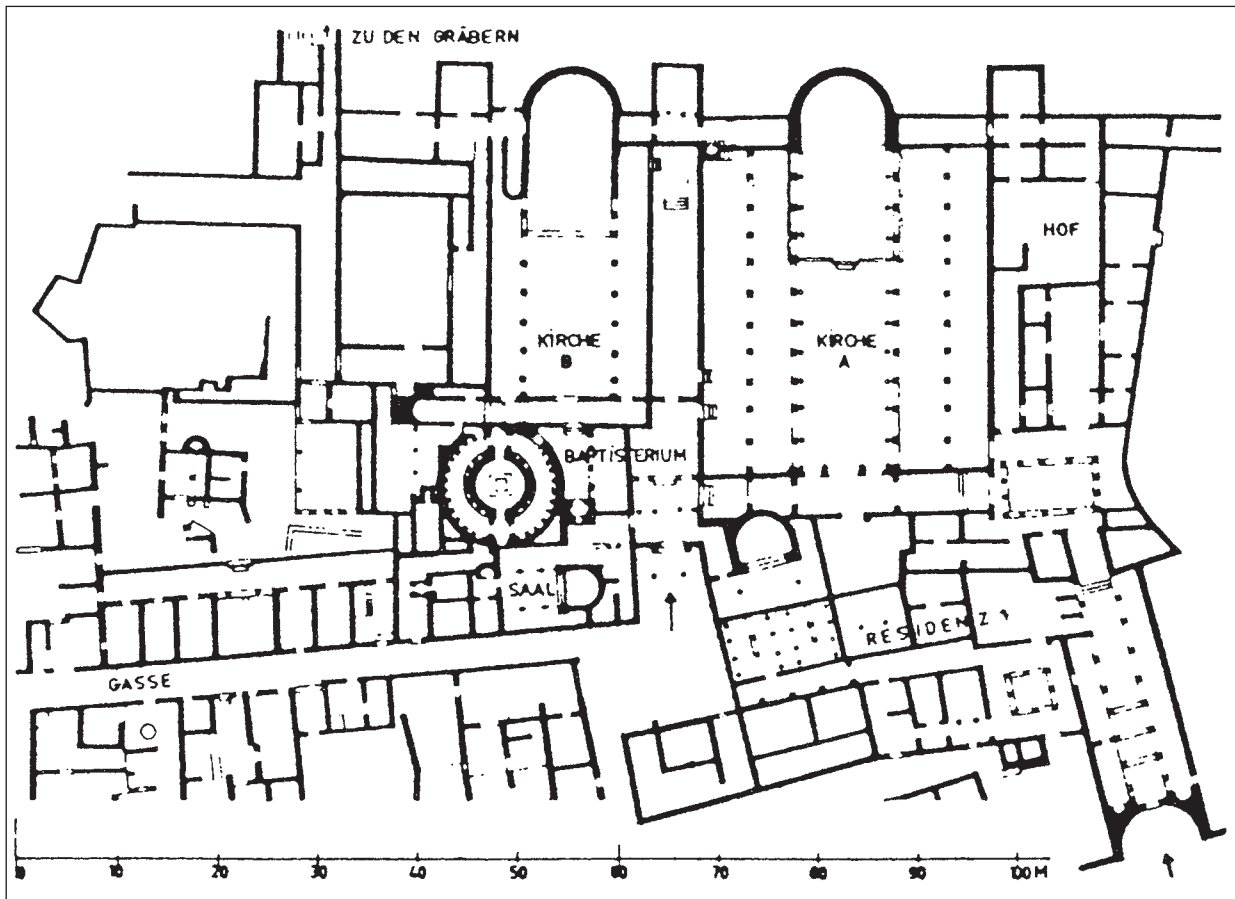


Figure 10. Le groupe épiscopal de Djémila, selon CHRISTERN, J. (d'après *Antiquité tardive*, 4, 1996, p. 50, fig. 33).

si pour l'Afrique aux *églises doubles* perpendiculaires de Sétif ou de Timgad (fig. 11) —et qui répondaient sans doute à des usages liturgiques également divers : qu'il suffise de renvoyer sur tous ces points à une livraison relativement récente de la revue *Antiquité tardive*,⁴² tout en la complétant par les découvertes (ou les réinterprétations) survenues entre temps, ne fût-ce qu'en Espagne comme vient de le dire le Professeur Tuset.

Une diversité plus grande encore se reconnaît à propos des baptistères. Cela vaut d'abord pour la place qu'occupaient au sein des groupes épiscopaux ces locaux qui devaient être isolés ou facilement isolables à cause de la nécessité de préserver le secret du sacrement de l'initiation chrétienne auquel l'Église est restée attachée tout au long de l'Antiquité. Sauf généralement en Afrique, où les baptistères monumentaux sont rares,

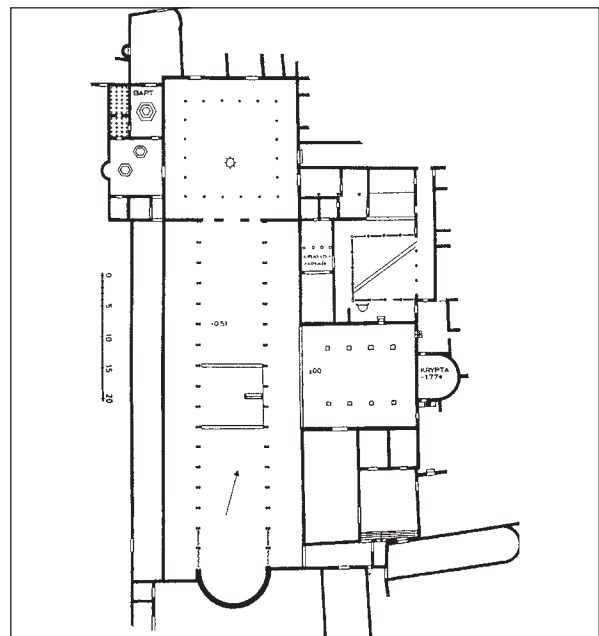


Figure 11. Le groupe épiscopal « donatiste » de Timgad, selon CHRISTERN, J. (d'après *Antiquité tardive*, 4, 1996, p. 181, fig. 3).

42. *Antiquité tardive*, 4, 1996, dont le dossier Les églises doubles et les familles d'églises occupe plus de 200 pages, pp. 19-234.

les édifices baptismaux peuvent donc être à l'écart de la cathédrale, comme le cas est fréquent en Italie (à commencer par les villes capitales, Rome et Milan) et loin d'être exceptionnel dans les Gaules : songer cette fois à Cologne (cf. fig. 7), à Grenoble ou à Poitiers par exemple. La plupart des baptistères sont pourtant contigus à l'*ecclesia* ou liés à elle par un espace intermédiaire, ouvert ou couvert, mais ils prennent place alors indifféremment dans son prolongement, comme à Riez, tout aussi bien qu'au nord, comme à Marseille, ou au sud comme à Aix-en-Provence par exemple ; tout cela sans préjudice, pour les *cathédrales doubles*, des baptistères installés entre les églises, selon la disposition tenue à tort pour *canonique* de ces groupes épiscopaux (cf. fig. 6, 8 et 9). Toutes les solutions sont possibles, comme elles sont possibles également pour les plans des édifices, à propos desquels les architectes ont d'autant plus volontiers rivalisé d'ingéniosité qu'ils se prêtaient mieux à l'inventivité que les cathédrales. Voir ainsi les subtiles variations au sein d'un groupe pourtant aussi homogène en apparence que celui des baptistères de Provence : au sein de cette série, en réalité, il n'est pas deux monuments qui soient exactement semblables⁴³ (fig. 12). Sans parler des aménagements intérieurs, fort variés eux aussi et fort variables au gré de transformations qui n'ont pas moins touché les baptistères que les cathédrales : la figure 7 en offre, mais pour l'extérieur seulement du baptistère de Cologne, une bonne illustration, à laquelle on pourrait adjoindre, pour les seules Gaules, outre le baptistère de Genève, bien entendu, celui de Grenoble, dans lequel les fouilleurs n'ont pas distingué moins de six *états* de construction et cinq *phases* d'aménagement⁴⁴ (fig. 13). À quoi bon insister cependant quand, dans les Espagnes, le baptistère de Barcelone constitue lui aussi désormais un cas d'école ?

Les groupes épiscopaux ne se limitaient pas cependant aux seuls édifices du culte chrétien, si importants qu'ils fussent ; ils comptaient aussi nombre de locaux, à usage de service, d'assistan-

ce ou de réception. On le sait bien par les textes : pour ne prendre qu'un exemple, songer ainsi à Arles où la cathédrale était flanquée au VI^e siècle non seulement d'une résidence pour l'évêque et ses clercs qui vivaient avec lui en communauté, mais également d'une sorte d'hospice spécialement agencé pour que les malades puissent, de leur lit, suivre l'office célébré dans l'*ecclesia* voisine.⁴⁵ Mais il s'en faut de beaucoup que l'on puisse connaître ou même deviner par l'archéologie la complexité architecturale que laisse ainsi percevoir la documentation littéraire. Sauf à Genève (cf. fig. 5), que savons-nous en effet de l'organisation des groupes épiscopaux, tant en Italie que dans les Gaules — où les petits ensembles thermaux et les quelques autres salles que l'on a identifiés dans la mouvance des cathédrales de Cimiez ou d'Aix-en-Provence par exemple (cf. fig. 4) n'autorisent qu'une vision très fragmentaire—, et même en Afrique où l'*episcopium* a cependant été bien identifié sur les sites qui ont été suffisamment fouillés en extension, comme à Sbeitla, voire à Djémila (cf. fig. 6 et 10) ?

Ce que l'on en perçoit se place cependant à nouveau sous le signe de la diversité et l'on ne s'étonnera donc pas que, portant un regard d'ensemble sur les groupes épiscopaux africains, Noël Duval ait pu conclure que « si l'on discerne, à travers saint Augustin et les fouilles les plus significatives, (leurs) composantes principales, la notion de *programme* architectural s'imposant à l'évêque constructeur, de *plan-type* paraît totalement étrangère aux préoccupations des différentes Églises africaines ». ⁴⁶ On ne saurait mieux dire, et ce jugement vaut certainement pour l'ensemble de l'Occident, Espagnes comprises. Ce qui n'interdit pas, naturellement, de se livrer à d'indispensables études comparatives, ni même de mettre en évidence des sortes de *faciès régionaux*, comme ceux que l'on croit pouvoir discerner, par exemple, entre les groupes épiscopaux de l'arc alpin,⁴⁷ ou encore pour la série des baptistères de Provence que j'évoquais il y a peu

43. Pour plus de détails, voir mon étude, Baptistères et groupes épiscopaux de Provence — Élaboration, diffusion et devenir d'un type architectural, dans ACIAC, XI, pp. 1427-1449.

44. BAUCHERON, F., GABAYET, F. et De MONTJOYE, A., *op. cit.* à la note 16, pp. 81-104 ; sur les baptistères des Gaules en général (et non les seuls baptistères épiscopaux), je me permets de renvoyer à ma monographie, *Les premiers baptistères des Gaules (IV^e-VIII^e siècles)*, Unione internazionale degli Istituti di Archeologia, Storia e Storia dell'Arte in Roma, Conferenze, 17, Rome, 2000, 82 p.

45. Ainsi qu'il ressort de différents passages de la *Vita S. Caesarii*, éd. citée, pp. 457-501. Cf. TCG, III, p. 81 (FÉVRIER, P.-A.), mais également, quand elle aura paru, la thèse de M. HEIJMANS, *Duplex Arelas — Topographie historique de la ville d'Arles et de ses faubourgs de la fin du III^e siècle jusqu'au IX^e siècle*, en cours de publication à l'École française de Rome.

46. DUVAL, N., dans ACIAC, XI, p. 391.

47. Voir ainsi, dans BAUCHERON, F., GABAYET, F. et De MONTJOYE, A., *op. cit.* à la note 16, p. 76, la fig. 44 sur laquelle ont significativement été rapprochés les groupes épiscopaux de Grenoble, Lyon et Genève.

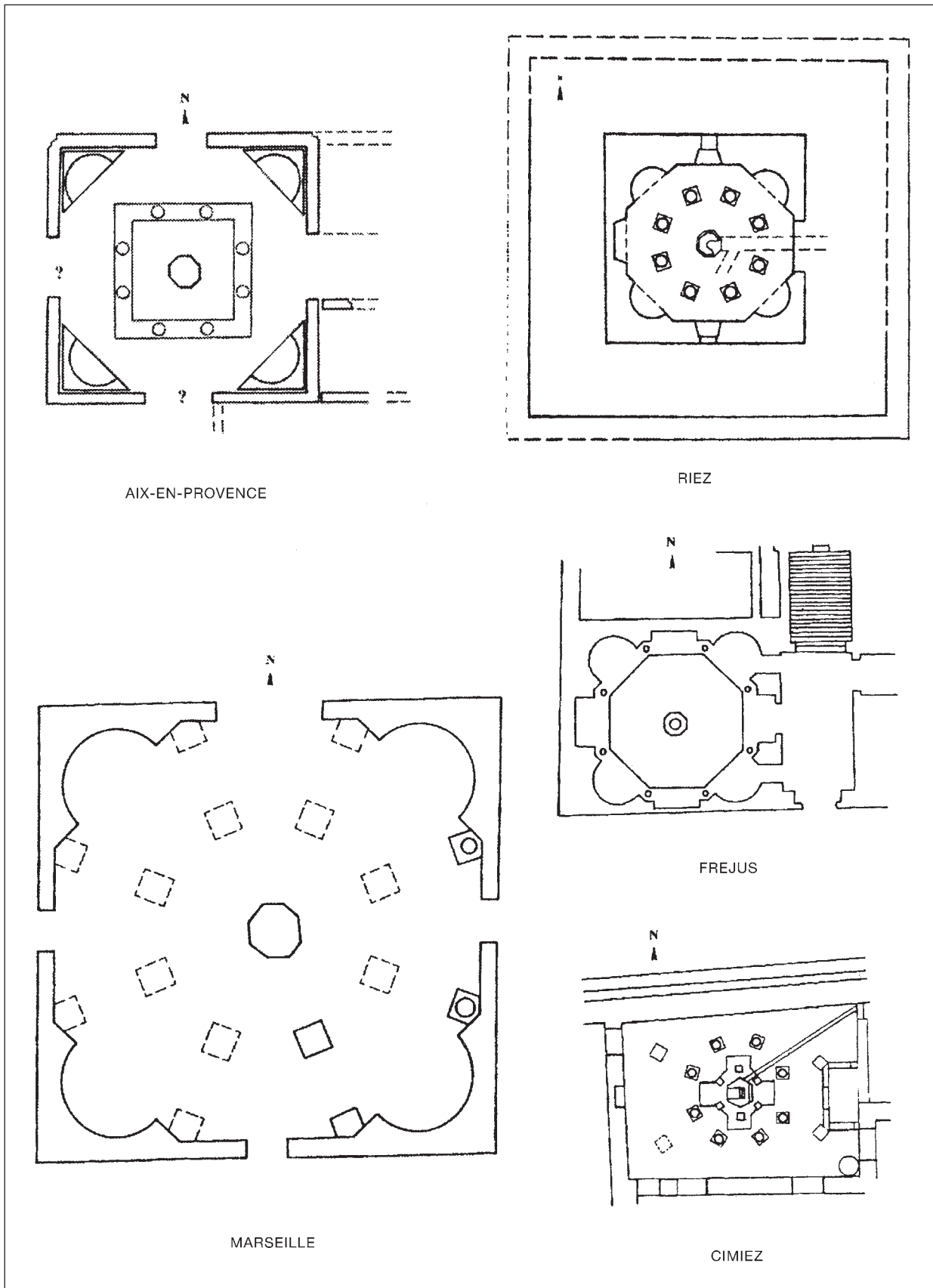


Figure 12. Les baptistères de Provence à même échelle (dessin J. Delumeau).

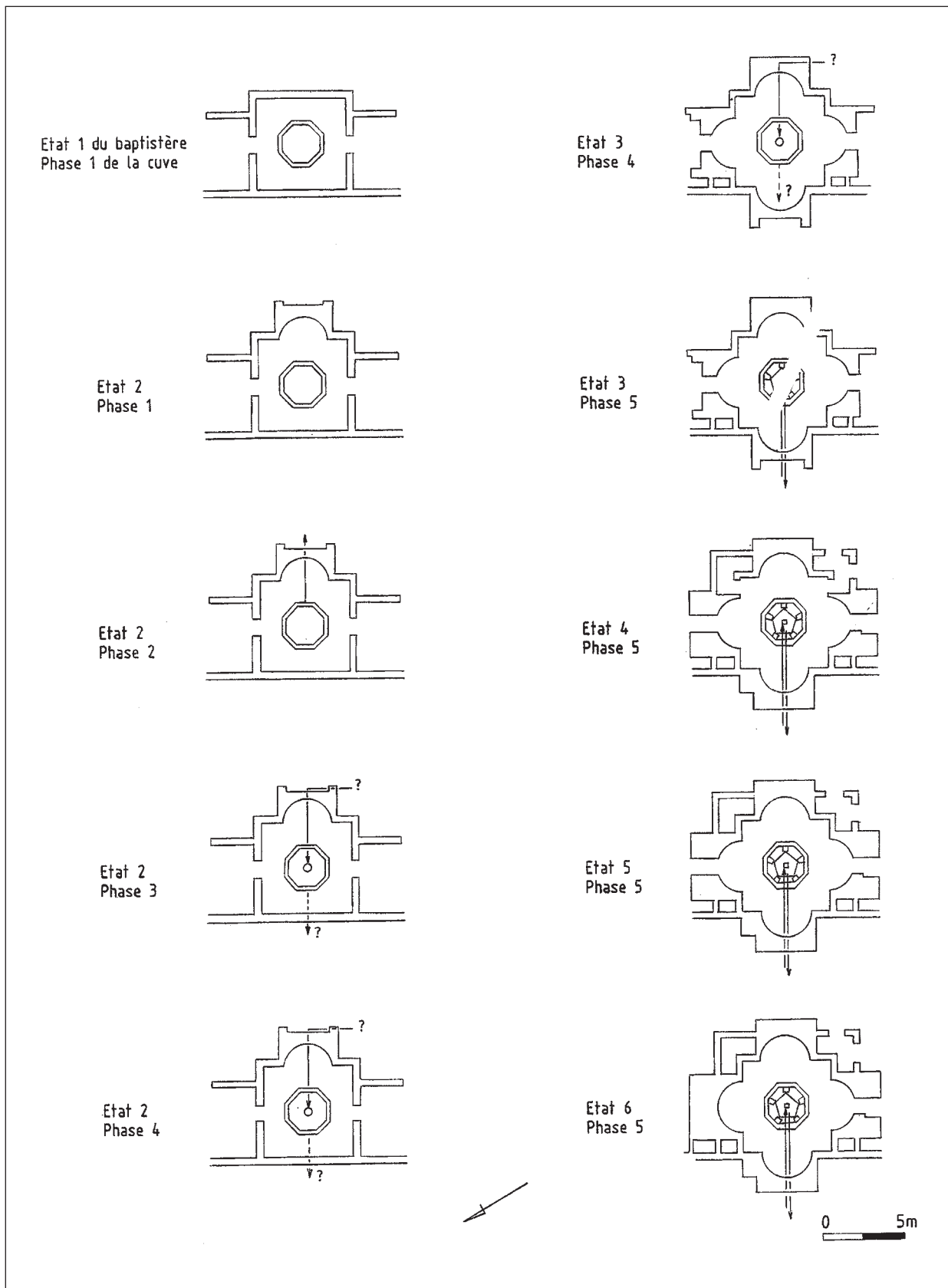


Figure 13. L'évolution du baptistère de Grenoble, selon BAUCHERON, F. et GABAYET, F., dans *Autour du groupe épiscopal de Grenoble*, p. 103, fig. 73).

(cf. fig. 12). Mais cela, sans oublier pour autant la singularité foncière de chaque édifice de la série concerné, et toujours avec prudence.

Je ne voudrais pas en rester cependant sur ce mot, un peu frileux, de *prudence*, quand il s'agit au contraire d'aller hardiment de l'avant si l'on veut que la recherche enregistre à l'avenir des progrès aussi substantiels que ceux qui ont été accomplis au cours du dernier demi-siècle comme je l'ai rappelé en commençant. Non que je prétende ici prédire l'avenir ; je veux seulement indiquer d'un mot pour finir quelles sont les voies qui me semblent les plus prometteuses pour l'étude des groupes épiscopaux.

Aller de l'avant, en la matière, me paraît d'abord impliquer d'étendre les investigations dans l'espace. Cela vaut naturellement pour les groupes épiscopaux eux-mêmes, car le rapide aperçu qui précède a suffisamment montré combien il était insatisfaisant d'en rester le plus souvent à une connaissance, d'ailleurs généralement elle-même très fragmentaire, des seuls édifices de culte : il faudra donc essayer à l'avenir, non seulement de fouiller intégralement ces édifices, mais de s'intéresser également à leur environnement, de façon à ce que les éléments, à tort réputés annexes, des groupes épiscopaux, ne restent plus pour nous *terra incognita*, ou presque. Mais la recherche doit également être étendue aux autres établissements chrétiens que comptaient souvent les villes de l'Antiquité tardive (cf. fig. 1 et 5), qu'il s'agisse des monuments funéraires du *suburbium* ou des édifices de culte *intra muros*, dont l'interprétation ne laisse pas d'être délicate : s'agissait-il aussi généralement qu'on le dit de fondations privées ? Ou répondaient-ils, pour certains du moins, à la volonté pastorale des évêques, ce qui conduirait à voir en eux, des espèces de *relais* de la cathédrale, voire, dans les plus grandes villes, des sortes d'églises paroissiales *ante litteram* ?⁴⁸ Je n'entre évidemment pas dans le débat, quand il s'agit seulement pour moi de rappeler par là cette vérité d'évidence —et pourtant encore trop méconnue—, que les différents éléments de la topographie chrétienne formaient au sein de la cité antique un véritable réseau, qui doit être étudié pour lui-même : un réseau dont le groupe épiscopal était évidemment l'élément indispensable, mais non l'unique élément dans la plupart des villes.

Mais si l'on veut décidément *aller de l'avant*, il faudra aussi étendre les investigations dans le

temps, ce qui implique —et le pli est d'ailleurs déjà bien pris— de se montrer plus attentif que ne l'ont généralement été nos devanciers aux ultimes avatars des groupes épiscopaux antiques, qui ont d'ailleurs fait perdre beaucoup de leur singularité à ces édifices. Avec le temps, baptistères comme cathédrales ont en effet reçu des reliques, comme nous l'ont montré la contre-abside et la *chapelle de Jucundus* de Sbeitla, qui ne constituent que deux exemples entre mille, et ils ont également abrité des tombes sous leur couvert ou dans leur mouvance : tombes éparses, comme celles que nous avons eu l'occasion de voir ici même à Valence, sur le site de l'Almoïna, ou sépultures plus ordonnées, comme à Marseille où les fouilles du siècle dernier ont mis en évidence, au sud de la cathédrale, une juxtaposition de sarcophages si régulière que l'on croira volontiers que ces cuves avaient pris place au sein d'un enclos ou sous le couvert d'un portique.⁴⁹ Dès lors, les groupes épiscopaux ne se distinguaient plus guère des édifices funéraires du *suburbium*, ce qui n'a pas peu contribué par la suite à confondre ceux-ci et ceux-là, et, partant, à toutes les confusions que j'ai dites sur l'origine prétendument extra-urbaine des cathédrales antiques.

Il ne faut donc pas hésiter à inscrire dans la très longue durée l'histoire des groupes épiscopaux, ce qui a pour autre avantage de mettre en évidence combien ces monuments chrétiens constituent autant de *marqueurs*, comme diraient les biologistes, de la véritable mutation urbaine que l'Occident a connue pendant l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge. C'est à notre discipline surtout qu'il revient en effet d'éclairer cette mutation, l'une des plus décisives sans doute de notre histoire car, aujourd'hui encore, elle donne forme par toute l'Europe au décor urbain de nos centres historiques. Devant un public français, le méridional que je suis a essayé de le montrer naguère en prenant pour exemple Aix-en-Provence parce que cette ville constitue un véritable cas d'école, dans la mesure où la position relativement excentrée de l'*ecclesia* antique par rapport à la ville romaine (cf. fig. 3) a commandé, au Moyen Âge, puis à l'époque moderne, une sorte de translation vers le sud-est d'une agglomération qui est renée à l'époque romane à la fois autour de la cathédrale reconstruite et du palais des comtes de Provence, lui-même héritier d'une fortification installée au haut Moyen Âge sur

48. Sur ce sujet, voir CANTINO WATAGHIN, G. *et al.*, *loc. cit.* à la note 23, pp. 23-24.

49. ROUSTAN, F., 1905 : *La Major et le premier baptistère de Marseille*, Marseille, pl. 4.

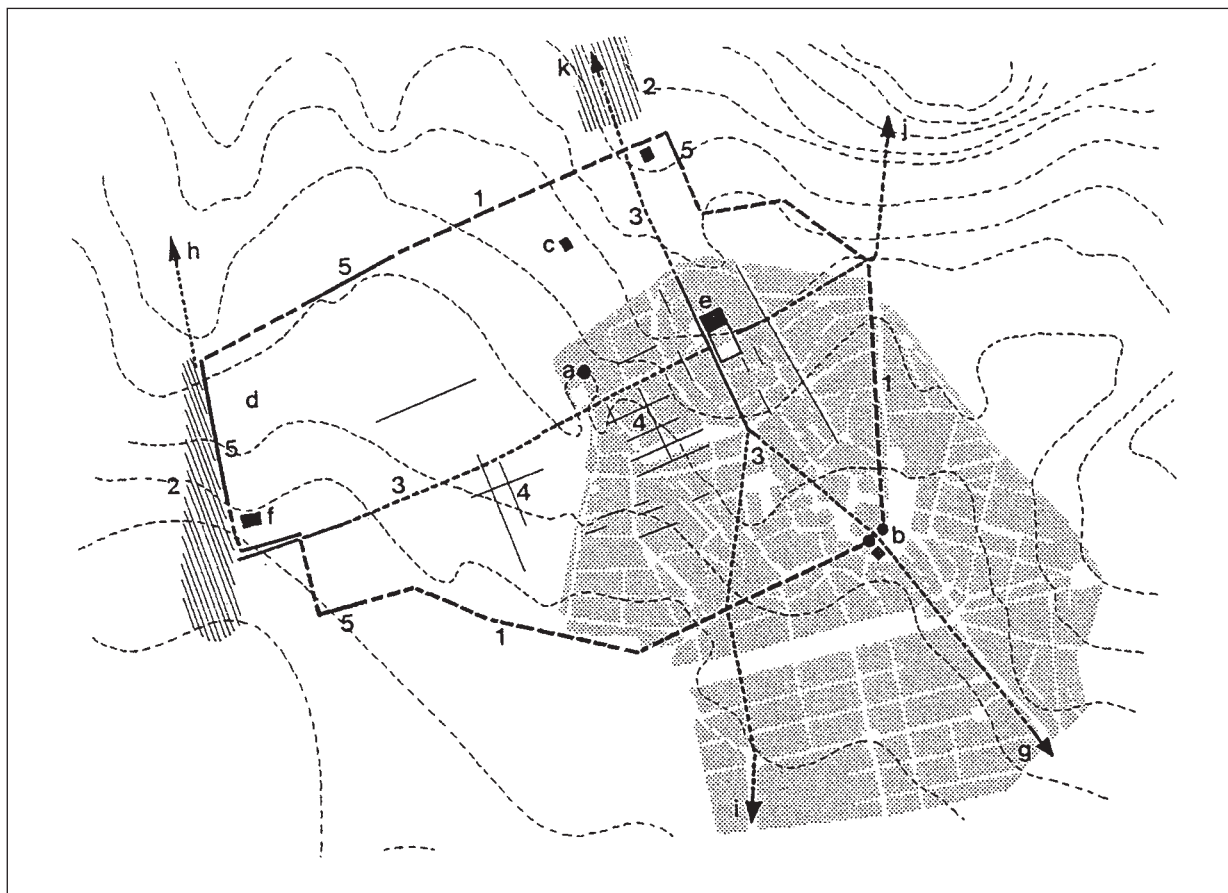


Figure 14. Aix-en-Provence antique (en traits forts) et Aix-en-Provence au XVIII^e siècle, selon J.- COSTE, P., *Aix-en-Provence et le pays d'Aix*, p. 23.

l'ancienne porte d'Italie⁵⁰ (fig. 14). Puis-je m'autoriser, parce que je suis votre hôte, à évoquer maintenant le cas de Valence, qui nous accueille, et plus encore celui de Barcelone où, comme à Aix-en-Provence, les fières et belles silhouettes de Saint-Eulalie d'une part, du palais royal d'autre part, se

dressent à la verticale de la première cathédrale et de ce qui fut sans doute la première résidence comtale ? Ce sera une façon de vérifier une dernière fois combien l'étude de l'Espagne, en dépit de sa singularité, est indissociable de celle du reste de l'Occident.

COLLOQUI

R. JÁRREGA:

Vorrei dire qualcosa a proposito dell'interessantissimo intervento del professor Guyon. Mi sembra molto significativo che esistano fortificazioni urbane del V secolo nella città di Saint Bertrand

de Comminges; in questo senso, si può ricordare che le mura romane di Barcellona probabilmente risalgono all'inizio V secolo o alla fine del IV. Ultimamente c'è stata una forte resistenza nei confronti di quest'ipotesi, basata in parte su motivazioni non archeologiche; io penso comunque che i dati archeologici permettano di stabilire la datazione all'inizio del V secolo o alla fine del IV più che all'inizio di quel secolo, nei tempi costantiniani, come si diceva, e come si dice ancora. D'altra parte, vorrei fare riferimento alla problematica sulla possibile esistenza di elementi episcopali ante-

50. GUYON, J., 2001 : L'archéologie et la ville : l'exemple des recherches sur les monuments publics, conservatoires de la mémoire urbaine, dans *Actes des Entretiens du Patrimoine, Ville d'hier, ville d'aujourd'hui en Europe*, Théâtre national de Chaillot, 24-26 janvier 2000, Paris, pp. 141-154.

riori alla fine del IV secolo fuori delle mura della città. Mi sembra molto interessante il collegamento con la problematica che lei ha presentato nel suo intervento a proposito di quelle ipotesi, dicotomiche (se si può dire così), sulla possibilità che i primi nuclei cristiani si trovassero fuori delle mura o, al contrario, si trovassero dall'inizio all'interno della città. Ma qui abbiamo un importante problema di datazione, perché non abbiamo generalmente datazioni per il IV secolo nelle città spagnole. Di conseguenza, non sarebbe possibile che nel IV secolo i primi nuclei cristiani si trovassero fuori delle mura (come succede, ad esempio, nella stessa Roma; ricordiamo San Giovanni in Laterano) forse collegati ad un nucleo martiriale, un nucleo di sepolture di martiri. È un problema che abbiamo anche a Valencia (la chiesa probabilmente martiriale di San Vicente de la Roqueta) ed a Girona (la chiesa martiriale di Sant Feliu), che si trovano entrambe fuori delle mura delle città antiche. Dopo appaiono i nuclei episcopali, come quelli che abbiamo visto ieri qui, o come quello di Girona, nel quale la chiesa si trova sull'antico tempio romano, anche se non abbiamo la datazione.

Secondo me, è possibile che, almeno in certi casi, i primi nuclei episcopali possano trovarsi fuori delle mura, perché non abbiamo dati sicuri che permettano di attribuire una datazione più antica agli edifici cristiani noti entro le mura; ricordiamo che ci mancano molte datazioni relative al IV secolo. Nel caso del nucleo episcopale di Barcellona abbiamo una datazione *ante quem*. Sappiamo che quell'aula episcopale (che per tanti era stata considerata la prima chiesa della città, ma che adesso sappiamo che è una costruzione posteriore relativa alla stessa chiesa) si data con molta precisione per la sigillata trovata all'interno del pavimento, alla fine del IV secolo o all'inizio del V. Di conseguenza, la prima chiesa, che non conosciamo archeologicamente però che senza dubbio è anteriore a quell'aula, non può essere posteriore alla fine del IV o all'inizio del V secolo. Quanti anni prima di questa datazione non lo sappiamo, pertanto non si può dire se è del periodo costantiniano o di una datazione posteriore nello stesso IV secolo. Non so se ci sia o meno una relazione con questa questione topografica, ma penso anche al caso di San Paciano, vescovo di *Barcino* nella seconda metà del IV secolo, che dice, nei suoi scritti, che era pagano e che era diventato cristiano solo in età matura. Allora, io mi domando fino che punto, in tempi costantiniani (fino la metà del IV secolo), la prima chiesa cristiana abbia la forza sufficiente per conquistare, per così dire, il nucleo centrale dei

centri urbani. Nel caso di Barcellona, nel nucleo episcopale non c'è niente che permetta di pensare ad una cronologia del IV secolo e quando questo si verifica non compare nella parte centrale della città né altera la topografia anteriore, perché non interrompe le vie principali, non s'insedia nella parte dall'antico foro, perché il foro rimane ancora lontano dal nucleo episcopale.

Certamente, ci sono modelli diversi, come quello di Mérida (che ha presentato Pedro Mateos). Tuttavia, secondo me, non possiamo scartare l'ipotesi di che i primi nuclei episcopali si trovassero inizialmente fuori delle mura delle città e solo più tardi, non prima della seconda metà del IV secolo o nel V, occupino finalmente l'antico centro di potere della città romana. L'esempio di Girona, con un probabile nucleo episcopale collegato alla chiesa martiriale di Sant Feliu, fuori delle mura, e la posteriore situazione della cattedrale al posto dell'antico tempio romano, entro le mura, permettono di prendere in considerazione quest'ipotesi.

J. GUYON:

Je tenterai de répondre sur ces deux points, et d'abord sur les fortifications et leurs rapports avec la topographie chrétienne. Je prendrai l'exemple de Saint-Bertrand-de-Comminges, qui s'inscrit bien dans le cadre historique général que Louis Maurin a magistralement tracé pour les fortifications du Sud-Ouest de la Gaule en distinguant deux phases de construction, l'une qui relèverait de la période de la Tétrarchie, date ronde, et l'autre du V^e siècle. Les travaux exemplaires de l'équipe anglaise qui est à l'œuvre à Saint-Bertrand ont permis en effet de dater le rempart du début du V^e siècle, autour des années 400-425, ce qui d'ailleurs ne permet pas de trancher s'il s'agit d'une fortification « romaine » ou wisigothique. Peu importe ; ce qui m'intéresse est que la basilique de la ville basse, dont j'ai repris la fouille avec quelques amis, paraît pouvoir être datée désormais, elle aussi, du premier quart du V^e siècle ; elle serait donc plus ou moins contemporaine de la construction de ce rempart et sans doute aussi de celle de la cathédrale dans la ville haute. En dépit de l'abandon et du démantèlement systématique de ses édifices publics (dont les matériaux ont sans doute été réemployés dans la fortification), la ville basse n'avait donc sans doute pas été entièrement délaissée, ce qui montre assez, comme je l'ai dit dans ma communication, combien la topographie chrétienne peut servir de « marqueur » pour retracer toute une évolution urbaine.

S'agissant d'autre part de la possible existence de cathédrales primitives hors les murs, auprès des tombes des martyrs, c'est là une hypothèse qui me paraît insoutenable dans les Gaules, et pour deux raisons. La première est que l'évangélisation des Gaules a été assez tardive et que Constance Chlore n'a appliqué que très mollement les édits de persécution sur ses terres, de sorte que les martyrs y ont été rarissimes : les Gaulois, du coup, en ont été réduits le plus souvent à importer des restes de saints morts à Rome ou en Orient. La seconde raison est que la dévotion envers les reliques ne s'est manifestée que tardivement dans les Gaules, comme l'a montré la belle thèse de Brigitte Beaujard sur *Le culte des saints en Gaule* : le phénomène ne s'est réellement développé qu'au V^e siècle et surtout au VI^e siècle. Mais plus généralement (car la remarque vaut pour l'ensemble de l'*orbis christianus*), songeons au

verset évangélique « Laissez les morts enterrer les morts ! », qui montre bien que les chrétiens n'entendaient pas rompre avec les usages antiques qui faisaient du monde des morts un univers distinct de celui des vivants ; comme la réunion de la communauté chrétienne pour l'eucharistie relevait du monde des vivants, elle avait donc naturellement sa place à l'intérieur des murs. Sauf exception dûment vérifiée, c'est donc *intra muros* qu'il faut imaginer à date haute de telles réunions, même si les preuves archéologiques manquent parce que les fidèles utilisaient à l'origine, comme dit Eusèbe de Césarée, des « maisons de prière » que nous peinons naturellement à identifier. Mais cette aporie ne doit nullement, selon moi, conduire à supposer qu'ils se rassemblaient alors hors les murs, dans des édifices funéraires qui focalisent à tort l'attention parce qu'ils sont, eux, clairement identifiables.